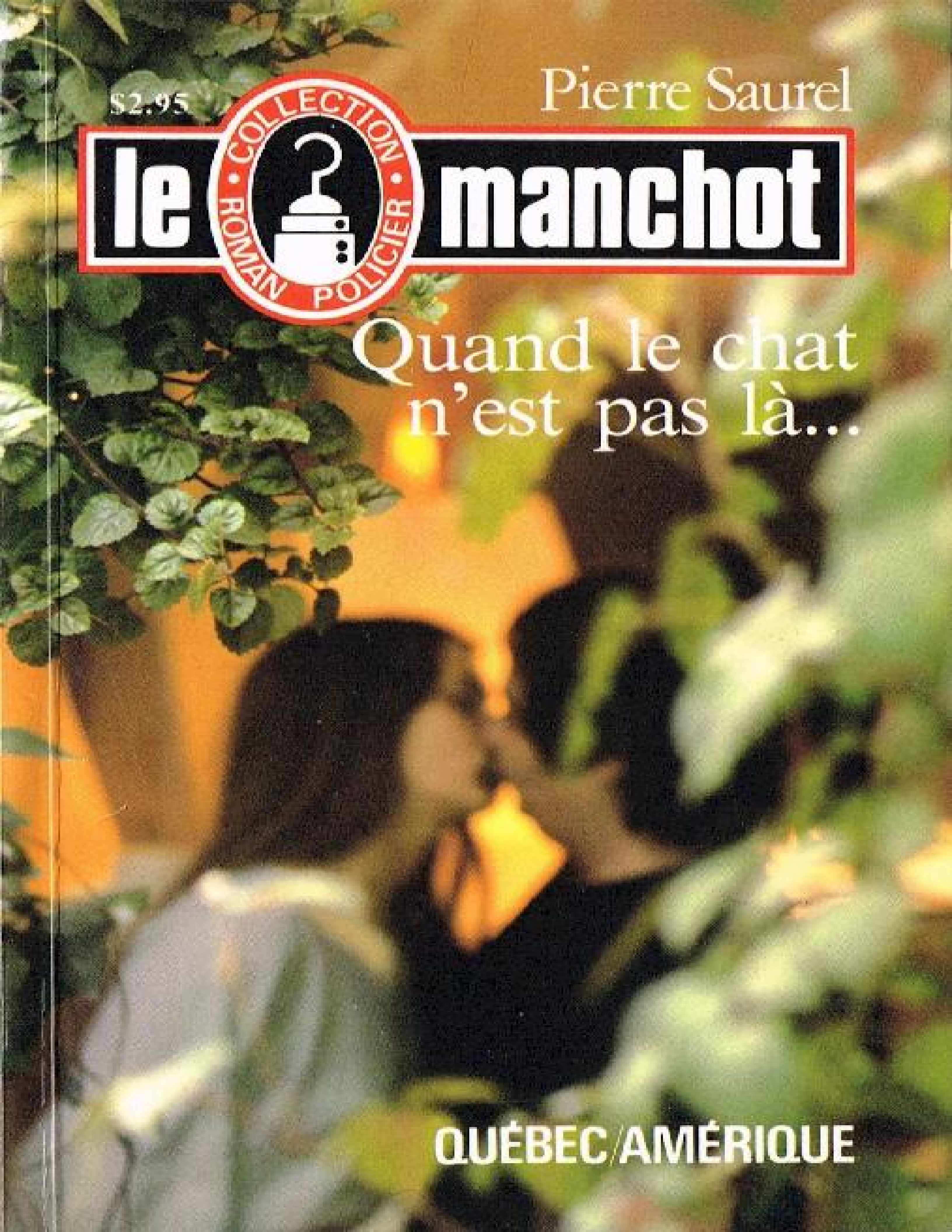

$2.95
Pierre Saurel
COLLECTION
ROMAN POLICIER
le manchot
Quand le chat n'est pas là...
QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 11

Quand le chat n’est pas là...

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 408 : version 1.0

Quand le chat n’est pas là...

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette
http://www.editions-police-journal.besaba.com/
http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/

I

Lettre anonyme

La journée de Claude Trottier était terminée.

Déjà, le soleil commençait à disparaître, laissant dans le ciel un long nuage orangé qui s'étendait à perte de vue.

Même si la journée de travail de Trottier venait de finir, on continuait d'entendre le grondement des machines ; de temps à autre, un bruit d'explosion était répercuté par l'écho. C'est qu'à la Baie James, on n'arrêtait jamais. Les équipes de travailleurs se succédaient jour et nuit.

Un compagnon de travail rejoignit Trottier et les deux hommes se dirigèrent vers un long bâtiment.

– As-tu décidé de descendre à Montréal ? demanda le nouvel arrivant.

– Non, je reste ici.

– Maudit ! Je me demande comment tu peux faire. Tu t'ennuies pas ?

– J'suis fait comme vous autres. Je m'ennuie, mais j'suis ici pour me ramasser de l'argent. Depuis que je suis ici, depuis que je travaille comme un forcené, j'ai pu m'en mettre passablement de côté, vu qu'ici les salaires sont passablement élevés.

– L'argent, c'est pas tout ce qui compte. Moi, je m'ennuie des bruits de la ville, je m'ennuie également des beaux paysages de nos Laurentides. Ici, c'est nu ; les sapins, comme tous les arbres, ne sont que des « cotons ». Je trouve ça plate à mort. Travailler, manger, dormir ; c'est pas une vie, ça.

– Faut savoir faire des sacrifices dans la vie. Ça fait plus de huit mois que j'ai pas bougé d'ici. C'est pas plus drôle pour ma femme et

mon garçon. Mais ils savent que, lorsque je reviendrai, je pourrai réaliser le rêve de ma vie : ouvrir mon propre commerce.

Puis, changeant de sujet, il demanda :

– Vas-tu chercher le courrier ?

– Non, répondit le compagnon de Trottier, j'attends pas de lettres. Dis donc, toi, en reçois-tu tous les jours ?

Trottier haussa les épaules, sans répondre, et se dirigea vers l'endroit où tous les jours on faisait la distribution du courrier.

De nombreux ouvriers faisaient la queue, espérant recevoir des nouvelles d'un parent ou d'un ami.

Quant à Trottier, depuis quelques semaines, son courrier se faisait plus rare. Il y a quelques mois encore, sa femme lui écrivait au moins trois fois par semaine et, souvent, un petit mot de son fils était joint à cette lettre.

Il tentait, cependant, de se rassurer. « Mariette trouve le temps long, elle s'ennuie de plus en plus, c'est pour ça qu'elle a décidé de travailler. Et quand elle rentre à la maison, elle est fatiguée. Elle n'a plus le courage de m'écrire aussi souvent. »

Enfin, son tour arriva. Il se présenta au guichet.

– Trottier, Claude.

L'employé qui faisait la distribution fouilla dans une pile de lettres et en tendit une à Trottier.

– C'est tout.

– Merci, fit Trottier.

Il sortit de la cabane. Un peu partout, des hommes étaient assis sur la terre, adossés à la cabane, appuyés contre un arbre, pour lire leur courrier. Ils ne prenaient même pas le temps de se retirer dans leur chambre : ils avaient trop hâte.

Trottier, tout en se dirigeant vers une des nombreuses cabanes qui servaient de logis aux ouvriers, ouvrit la lettre. Il était un peu surpris car il n'avait pas reconnu l'écriture de sa femme sur l'enveloppe.

Lorsqu'il retira la lettre de l'enveloppe, ses yeux se portèrent aussitôt au bas de la page. Il n'y avait pas de signature. C'était écrit, simplement, en caractères d'imprimerie : « Un ami ».

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Une lettre anonyme ? » Trottier hésita un moment. Cette lettre ne présageait rien de bon. Pendant quelques secondes, il eut envie de la jeter, mais la curiosité l'emporta. Il arrêta de marcher afin de pouvoir mieux lire.

« Claude Trottier, lut-il à voix basse. Ça prend un beau cave comme toi pour être parti au loin en laissant à Montréal une femme jolie, bien faite et qui ne déteste pas les hommes. Tu as couru des risques, tu paieras pour. Il est peut-être trop tard, mais j'aime mieux t'avertir. Tu es un beau cocu. Sois assuré qu'à Montréal, la Mariette ne s'ennuie pas. Je serais surpris si elle te revenait. Un conseil : si tu décides de venir à Montréal sans la prévenir, loue-toi une chambre dans un hôtel. Parce que ta place, dans ton lit, pourrait bien être occupée. Chose certaine, elle n'est pas souvent libre... »

– C'est pas vrai, se surprit-il à dire à haute voix.

Et d'un mouvement brusque, il déchira la lettre en menus morceaux et la lança aux quatre vents. Trottier resta un moment sans bouger, puis, tout à coup, il sembla prendre une décision. Il changea de direction et, quelques instants plus tard, il entrait à la taverne.

Il s'installa seul à une table, commanda une bière, la but à la vitesse de l'éclair et en commanda une seconde.

– T'es tout seul, Trottier ?

L'homme leva la tête.

– Oui, puis je veux le rester. Y a de la place ailleurs.

– T'es ben bête !

– Si ça fait pas ton affaire, t'as rien qu'à l'dire, gronda Trottier en faisant mine de se lever.

– Choque-toi pas. Des gros pleins d'marde comme toi, ça me fait pas peur.

D'autres ouvriers avaient entendu les éclats de voix ; ils accouraient pour les séparer.

– Calmez-vous, les gars, calmez-vous.

– Qu'il me sacre patience, fit Trottier en s'assoyant. On a bien le droit d'être seul, de temps en temps.

Il vida son verre d'un trait. Les autres ouvriers s'étaient éloignés. Trottier ne pensait qu'à la fameuse lettre. « Il a menti, ce gars-là. Mariette, c'est pas une fille de même ! Elle me l'a dit bien des fois dans ses lettres... »

Il commanda une troisième bouteille. Quand le garçon vint le servir, il lui demanda :

– T'es marié, toi ?

– Oui, pourquoi ?

— Ta femme, elle t'écrit souvent ?

Le garçon éclata de rire.

– Non, pas souvent puis c'est tant mieux. Elle sait jamais quoi dire. C'est toujours des plaintes. À part de ça, elle écrit tellement mal qu'il faut m'y prendre par deux ou trois fois pour lire sa lettre. J'ai pas de temps à perdre, moi.

Et le garçon s'éloigna.

– Mariette, elle, elle sait écrire et elle m'écrivait souvent... souvent. Pourquoi qu'elle m'écrit plus ? bredouillait-il désespérément.

Un ouvrier, attablé avec d'autres camarades, lui lança :

– Hé, Trottier ! Ça t'arrive souvent de parler tout seul ?

– Moi, j'ai un cousin qui est devenu fou, fit un autre. Ç'a commencé de même.

Tous les autres éclatèrent de rire.

Trottier, en colère, se leva. Il prit sa bouteille et sortit de la taverne. Dans une vingtaine de minutes, les hommes iraient manger. Il y aurait beaucoup moins de gars dans la place, et alors, il pourrait boire seul, tant qu'il voudrait.

Il vida sa bouteille et la lança au loin. Il lui fallait se rendre à l'évidence : ça faisait plus de deux semaines qu'il n'avait pas reçu de

lettre de sa femme. « Et dans sa dernière, se rappela Claude, pas un mot d'amour. Elle me parlait de son travail, de l'argent qu'elle gagnait. Elle est chanceuse, elle ne semble plus du tout s'ennuyer. Pourtant, il y a encore quelques mois, toujours, elle me demandait de revenir au plus tôt ; elle disait qu'elle détestait rester seule. Elle me suppliait presque... »

Et malgré lui, les mots écrits dans la lettre anonyme traçaient lentement leur chemin dans son cœur. « T'as couru des risques, tu paieras pour. Il est peut-être trop tard. » Brusquement, il se souvint que, quelques semaines plus tôt, Mariette avait employé exactement les mêmes mots : « Claude, reviens avant qu'il ne soit trop tard. »

Son épouse se sentait sans doute en danger. Pourtant, il savait que c'était une femme passionnée. Plus jeune que lui, elle l'avait parfois obligé à faire l'amour jusqu'à l'épuisement. Elle ne semblait jamais satisfaite.

La plupart des hommes étaient partis vers la cafétéria, affamés par le dur travail de la journée. Claude retourna donc s'asseoir dans la taverne. Il ne risquait plus, du moins pour un bon moment, d'être dérangé. Le garçon vint le servir, mais se permit de lui donner un conseil.

– Si j'étais à ta place, moi, j'irais manger, Tu seras pas en forme demain.

– Écoute, Arthur, je te paie. Alors, ferme ta gueule et mêle-toi de tes affaires.

– O.K., O.K., si tu veux te paqueter la fraise, fais à ta tête de cochon.

Claude cherchait à réfléchir, mais ses idées se bousculaient. Les mots écrits par Mariette se confondaient avec ceux envoyés par cet être abject qui n'avait pas osé signer son nom. « Mariette en avait peut-être assez d'être seule. C'est le genre de femme à qui il faut un homme. Ça, j'aurais dû le savoir. » Avant de s'exiler à la Baie James, Claude s'était même dit : « Je prends des chances, mais Mariette comprend le bon sens. Oh, il se peut qu'une fois, elle perde la tête. Le sexe, c'est pas fait pour les animaux. Moi, si je rencontre une belle fille là-bas, un soir, je ne dis pas que je n'en profiterai pas.

Le pardon, ça existe. Je serai bien prêt à passer l'éponge, parce que je suis certain qu'elle, elle ne posera pas de question. » Mais maintenant qu'il se trouvait en face de la dure réalité, il se sentait vulnérable. Il avait un poids dans la poitrine. S'il ne s'était pas retenu, il aurait éclaté en sanglots, comme un enfant.

Mais en plus, la lettre disait : « Ta place dans ton lit, à ses côtés, n'est pas souvent libre ». Donc, Mariette, selon celui qui avait écrit, était devenue une dévergondée.

– Une courailleuse, une putain ! se surprit-il à dire à voix haute.

– C'est à moi que tu parles ?

L'homme installé à la table voisine s'était tourné du côté de Claude.

– Toi, t'es marié ?

– Oui. Toi aussi ?

– Oui. Ta femme, elle doit trouver ça dur de rester seule, pas d'homme avec elle.

L'autre haussa les épaules.

– Je suis pas inquiet de ce côté-là. Ma femme, c'est un glaçon. Pour pouvoir faire l'amour avec elle, le soir, fallait que je commence à la dégeler le matin. Et encore là, comme elle me le disait souvent, elle faisait son devoir. Non, je suis certain que ça la travaille pas.

Claude mit la main dans sa poche et sortit un portefeuille en cuirette.

– Tiens, qu'est-ce que tu penses d'elle ?

L'autre jeta un coup d'œil sur la photo et émit un sifflement.

– Tout un morceau ! C'est pas en hiver qu'on a pris cette photo-là...

Et l'homme éclata de rire. Sur la photo, Mariette portait un mini-bikini qui mettait tous ses charmes en valeur.

– À quelle place que t'as rencontré ça ? Si elle est au campement, présente-moi ça.

– Tu comprends rien. C'est ma femme !

– Oh, excuse-moi, frère. Si j’avais su, j’aurais pas dit ça.

Puis, au bout d’un moment, l’ouvrier ajouta :

– Moi, si j’avais une femme comme ça, jamais je serais monté travailler ici. Ça se laisse pas tout seul, un numéro comme ça.

Claude, brusquement, remit le portefeuille dans sa poche. Il hésita avant de demander :

– Si tu avais une femme comme ça et si tu apprenais qu’elle te trompe avec plusieurs hommes, qu’est-ce que tu ferais ?

L’autre regarda longuement Claude. Il le sentait malheureux.

– On a chacun nos problèmes, pas vrai. Moi, je suis pas dans ta peau. En tout cas, j’irais sûrement voir ce qui se passe, j’irais constater de mes yeux. Toi pis moi, on est différents. Moi, j’suis mauvais, j’perds la tête facilement. Les gars le savent, ils sont mieux de me sacrer patience. Quand je me fâche, je suis capable de tuer.

Claude se leva en titubant. Il ne pouvait plus compter le nombre de bouteilles de bière qu’il avait bues.

– T’as raison. La maudite, elle va payer. Elle pense que je dirai rien. Elle va se tromper.

Puis, donnant un coup de poing sur la table, il cria :

– J’vais la tuer, vous entendez ? J’vais la tuer. Puis, si elle est avec un gars, lui aussi, je vais le descendre.

Deux garçons s’étaient rapidement approchés.

– T’as assez bu, fit le plus gros des deux, va te coucher. Attends pas que je te sorte.

L’ouvrier qui avait causé avec Claude lui proposa :

– Veux-tu que je t’aide à rentrer ?

– J’ai pas besoin de l’aide de personne. Vous entendez, de personne. Quand est-ce qu’il y a un avion pour Montréal ?

Les deux garçons le conduisirent à la porte.

– Va dormir. Demain, il sera toujours temps de t’informer.

De peine et de misère, Claude réussit à se rendre à sa chambre. Tout habillé, il se coucha sur son lit et s’endormit. Au cours de la

nuit, il s'éveilla tout en sueur. La tête lui faisait mal, comme si on la lui serrait dans un étau. Il avala deux cachets d'aspirine, voulut se dévêtir, mais il était sans force. Il retomba endormi. Soudain, il sursauta ; on lui secouait l'épaule.

– Hé, Trottier, dépêche-toi si tu veux déjeuner...

Claude regarda autour de lui. Il pouvait à peine distinguer les murs de sa chambre. Tout était embrouillé.

– Je suis malade. Tu le diras au contremaître.

– Y a des gars qui disent que t'as pris une tasse, hier soir. Les boss aimeront pas ça.

– En huit mois, j'ai pas manqué une heure. J'aimerais voir ça qu'on me fasse des reproches.

– Bon, débrouille-toi. Mais, viens pas dire que je t'ai pas réveillé.

Il passait neuf heures lorsque Trottier sortit enfin de son lit. Il se sentait un peu mieux. Il passa de longues minutes sous la douche, puis il s'habilla et se rendit à la cafétéria où il avala plusieurs cafés. Sa décision était prise. Il allait partir pour Montréal. Il lui fallait absolument tirer cette situation au clair. Il se rendit au quartier de la direction et demanda à voir un patron. Au chantier, on connaissait bien Trottier. Plusieurs fois, on lui avait conseillé de profiter des jours de congé qu'on lui offrait.

– Vous aviez raison, dit-il au patron. J'aurais dû vous écouter, il y a quelques semaines. Je suis à bout. Hier, j'ai reçu une lettre de ma femme...

– Ça ne va pas ?

– Non, tout va bien, mais je m'ennuie tellement que j'ai bu plus qu'à l'ordinaire, hier soir. Ce matin, j'étais incapable de travailler. Faut que je prenne quelques jours de vacances.

– On ne s'y oppose pas, bien au contraire, Trottier.

– Oh, je serai pas longtemps parti, deux ou trois jours.

– Allons, prenez au moins une semaine, ce ne sera pas trop. Quand comptez-vous partir ?

– Demain, si c'est possible.

– Mais oui. Nous allons préparer votre salaire. Vous avez droit à votre voyage aller-retour, gratuitement. Demain, soyez prêt à huit heures. Ça prend quand même plus de trente minutes pour se rendre à l'aéroport. Revenez cet après-midi, tout sera prêt.

Après avoir dîné, Claude se sentit complètement rétabli. Il avait pris la décision de ne plus boire. Il analysait plus froidement la situation. « Si la lettre dit vrai, c'est moi qui suis responsable. Je n'aurais pas dû laisser Mariette toute seule. Faut que je garde mon sang-froid, que j'aie une bonne explication avec Mariette. Il n'est jamais trop tard. »

Et le lendemain matin, Claude Trottier montait à bord de l'appareil de Québécair qui devait le ramener dans la métropole.

Mais, parmi les ouvriers, on parlait de lui.

– Je me demande ce qui va se passer à Montréal.

– Trottier a perdu la tête avant-hier soir, à la taverne. Il criait qu'il allait tuer sa femme.

– S'il continue à prendre un coup, tout pourrait arriver.

II

Réveil brutal

– Tiens, monsieur Trottier, ça fait longtemps qu'on vous a vu.

– Huit mois, madame Desbiens. J'ai sonné à la maison, mais ça répond pas.

Madame Desbiens parut mal à l'aise. Elle hésita quelques secondes avant de répondre :

– Il lui arrive souvent de sortir les fins de semaine, avec votre petit garçon. Il est assez gentil, ce petit gars-là. Il a grandi, vous ne le reconnaîtrez pas.

– Quand reviennent-ils, habituellement ?

– Le dimanche, vers la fin de la journée.

Trottier allait s'éloigner, mais soudain, il se retourna pour demander :

– Ma voiture est au garage. Mariette s'en sert pas ?

– C'est que... je crois qu'elle a pris l'autobus. Excusez-moi, monsieur Trottier, mais j'ai quelque chose sur le feu.

Trottier habitait à Laval, dans le quartier Saint-Elzéar. Il avait eu l'idée d'acheter une ferme et d'élever des animaux ; mais le progrès était venu rapidement le faire changer d'avis. Tout autour de son terrain s'élevaient maintenant des bungalows. C'étaient de très bonnes terres pour la culture, mais la loi du zonage agricole avait été adoptée trop tard pour sauver cette région. Aussi, il avait dû se limiter à ne cultiver que quelques légumes et il oublia complètement ses projets d'élevage. Le devant de sa maison était un véritable jardin, car Claude aimait les fleurs. Il avait appris le métier de plombier, il était également devenu soudeur, mais il rêvait d'ouvrir un magasin de fleurs. Aussi, quand il avait eu l'occasion de s'engager à la Baie James, il avait dit à Mariette : « Il faut faire des sacrifices,

c'est la chance de ma vie. Je vais faire de gros salaires, nous allons mettre de l'argent de côté et d'ici un an ou deux, j'aurai ma boutique. »

Mais voilà que maintenant, tous ses plans risquaient d'être compromis, à cause de cette lettre anonyme qui l'avait profondément troublé. Lorsqu'il était arrivé chez lui, en taxi, il avait été déçu de ne pas y trouver sa femme et son fils. Mais en apercevant sa maison, il avait fait la grimace. Le terrain était fort mal entretenu ; les jolies fleurs qui ornaient l'avant de la maison étaient presque toutes disparues et celles qui cherchaient à montrer le bout du nez étaient étouffées par la mauvaise herbe.

À l'arrière, la pelouse était dévastée. Plus de jardin. « On dirait une maison abandonnée, s'était dit Claude. Il est vrai que, pour une femme seule, c'est pas facile à entretenir. »

Et c'est alors qu'il avait décidé de se rendre chez madame Desbiens, la seule voisine qu'il connaissait. Toutes les autres maisons étaient neuves et Claude avait quitté la ville avant de pouvoir rencontrer les nouveaux propriétaires. Il retourna jeter un coup d'œil à sa demeure. Il possédait une clef. Il aurait pu entrer : en fin de compte, il était chez lui. « Je vais leur faire la surprise ; lorsqu'ils arriveront, dimanche, ils me trouveront ici. »

Au moment où il allait introduire la clef dans la serrure, il entendit une voix derrière lui.

– Si vous attendez la femme qui habite là, vous perdez votre temps. Elle n'y est jamais en fin de semaine.

Claude ne connaissait pas l'homme qui lui adressait la parole.

– J'ai pensé qu'elle pouvait dormir. La voiture est dans le garage.

– Elle la prend rarement. Ses amis en ont toujours une. Alors, pourquoi qu'elle en profiterait pas ?

– Car elle a des amis ?

L'homme demanda :

– Vous connaissez cette dame Trottier ?

– Très peu. Je... je suis un courtier en assurances et...

– Son mari l’a laissée... en tout cas, ça fait huit mois qu’il travaille au loin. Alors, quand le loup y est pas... vous savez ce que je veux dire. Ça jase pas mal dans le coin. J’connais même des voisins qui veulent porter plainte.

– Porter plainte, mais pourquoi ?

– Pensez-vous, monsieur, que c’est une bonne atmosphère pour un enfant, vous, de voir des hommes différents dans le lit de sa mère, presque tous les jours ?

Claude s’efforça de demeurer indifférent.

– Vous devez exagérer.

– Peut-être un peu. En tout cas, elle sort souvent. Elle est toujours à la recherche d’une gardienne. Ma fille y est allée trois ou quatre fois et, chaque fois, la Trottier est revenue avec un homme qui faisait comme s’il était chez lui. Et c’était jamais le même. C’est comme les fins de semaine ; y en a toujours un qui vient la chercher en voiture pour la reconduire le dimanche et, bien souvent, l’auto du type est encore là le lundi matin.

– Et le mari dans tout ça ?

– Bah, il doit se douter de rien, ou encore, ce doit être un cave qui tient pas à sa femme. Pourtant, vous la verrez, elle est ragoûtante, la petite. En tout cas, j’y ferais pas mal. Vous savez, j’vous dis ça, moi... j’parle peut-être trop. Je veux simplement vous empêcher de perdre votre temps.

– Je vous remercie.

Et pour ne pas attirer l’attention, Claude s’éloigna. Jamais il ne s’était senti aussi abattu. La lettre avait dit vrai. Sa femme était devenue une dévergondée, s’il fallait se fier à ce voisin. « J’ai fait tous ces sacrifices pour rien, absolument pour rien. » Il dut marcher près de six kilomètres avant de héler un taxi. Sa décision était prise. « Je vais me louer une chambre à Montréal et je ne reviendrai ici que dimanche soir... tard, dans la nuit. Tant qu’à faire, aussi bien la prendre sur le fait. »

Mais au lieu de s’arrêter à un motel, Claude se fit laisser à un petit club. Il y entra avec sa valise et s’installa à une table.

– Apporte-moi un rye et une bière, une grosse, dit-il au garçon.

Et plus tard, beaucoup plus tard, il demanda au garçon, d'une voix pâteuse :

– Faudrait que je me trouve une chambre pour la nuit. Y en a-t-il à louer dans le coin ?

– Oui, tu n'as qu'à tourner à droite. Tu verras les affiches dans les portes. Il y a une couple de maisons. Ordinairement, c'est des chambres qu'on loue à l'heure.

– À l'heure ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le waiter haussa les épaules.

– Écoute, arrive en ville, mon vieux. Tiens, demande aux deux filles qui sont au bar, elles vont t'expliquer ce que ça veut dire. Si par hasard tu veux passer du bon temps, je te conseille la rougette. Elle est peut-être moins jolie que l'autre, mais c'est une petite vicieuse à ce qu'on m'a dit. Elle fait pas ça seulement pour l'argent. Elle aime ça.

Claude avait bien compris. En titubant légèrement, il se rendit à la maison de chambres.

– J'arrive de l'extérieur. Il me faudrait une chambre jusqu'à dimanche soir.

– Ce sera vingt piastres par jour.

– Vingt dollars ? Vous êtes pas sérieux. C'est pas un hôtel, ici.

– Si ça fait pas ton affaire, répondit le logeur, t'as rien qu'à aller ailleurs. En te louant une chambre à vingt piastres par jour, j'perds de l'argent. Ces chambres-là, surtout en fin de semaine, je les loue quinze ou vingt fois chacune et à dix piastres de la « shot », c'est payant. Claude réussit à s'entendre pour cinquante dollars. Il pourrait garder la chambre jusqu'au lundi matin.

Il monta à la chambre sordide, qui ne contenait qu'un lit, un bureau, un petit placard et un lavabo. Les toilettes étaient dans le corridor. Comme il se sentait fatigué, il s'étendit sur le lit et s'endormit. Lorsqu'il s'éveilla, il alla manger une bouchée dans un restaurant, puis, une heure plus tard, il était de retour au petit bar qu'il avait visité durant l'après-midi. Après avoir pris quelques verres,

voulant oublier ses malheurs, il invita la rouquine à sa table et la fille accepta avec empressement. Elle passa la soirée avec lui et le suivit même à sa chambre. Par la suite Trottier ne se souvint que très vaguement de la nuit qu'il avait passée. Le dimanche, il recommença à boire dès midi. Il ne mangea pas. À quelle heure rentra-t-il à sa chambre ? Il l'ignorait, mais il était quand même assez tôt. Il ne tenait plus debout ; complètement ivre, il ignorait ce qu'il faisait.

*

Claude Trottier ouvrit les yeux. Son mal de tête avait repris et tout semblait tourner dans la pièce sombre où il se trouvait. De plus, la gorge lui brûlait. Il avait soif... il lui fallait de l'eau. Il savait que le lavabo était là, près du mur, à sa droite.

Il voulut se glisser hors de son lit et ce n'est qu'à ce moment qu'il se rendit compte qu'il était étendu sur le plancher. « Voyons ! C'est impossible ! » songea-t-il. Il secoua la tête. Petit à petit, la pièce cessa sa farandole. Se traînant à quatre pattes, il réussit à atteindre le mur ; il se leva et fit quelques pas en glissant sa main sur le mur. Il heurta un bureau, renversa une chaise ; enfin, sa main rencontra un commutateur.

Lorsque la lumière jaillit dans la pièce, il se sentit douloureusement ébloui, et il dut fermer les yeux durant quelques instants. Lorsqu'il les rouvrit, il regarda autour de lui.

– Mais ce n'est pas ma chambre, ici, murmura-t-il, ne comprenant plus rien.

Petit à petit, la mémoire lui revenait. Cette fenêtre avec des rideaux et des draperies rouges, ce tableau accroché au mur... Mais oui, il se souvenait. « Mais, je suis chez moi ! C'est ma chambre ! »

Comment était-il parvenu chez lui, à Laval, il l'ignorait ; mais il reconnaissait le décor. C'est alors qu'il se rendit compte que, sur le lit, il y avait quelqu'un, une personne allongée qui paraissait dormir. « Mariette ! »

La jeune femme était couchée sur le côté, un bras pendant hors du lit. Elle était entièrement nue. Claude fit un pas en direction du lit.

– Mariette ! murmura-t-il.

Il s'arrêta brusquement. Non, tout ça n'était pas normal. Cette femme qui ne bougeait pas, cette chambre en désordre. Il y avait, bien sûr, la chaise qu'il avait renversée ; mais par terre il pouvait voir également un cendrier brisé, les vêtements de la femme...

D'un bond, Claude Trottier qui avait brusquement retrouvé toute sa raison fut à côté du lit. Aucune erreur possible : c'était bien elle, sa femme, sa Mariette qu'il avait aimée.

La jeune femme ne bougeait pas. Claude la souleva dans ses bras. Elle avait des marques sur le visage. On avait dû la battre. Un peu de sang avait coulé de son oreille et ses cheveux en étaient imprégnés. « Mariette, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Il tenta de la ranimer, mais bien inutilement. Au bout d'un moment, il dut se rendre à l'évidence : Mariette était morte. « Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? »

Tout à coup, il songea à son fils.

– Marc ! Marco, où es-tu ? s'écria-t-il.

Comme un fou, il s'élança vers la chambre de l'enfant. Tout était en ordre. Le rideau n'était pas fermé, le lit était vide. L'enfant était sûrement absent.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Comment se fait-il que je sois rendu ici ? »

Sa tête le faisait souffrir. Sous ses doigts, il pouvait sentir une bosse au sommet de son crâne. Il avait dû se faire ça en tombant, à moins que... « Quelqu'un a pu me frapper. » Il ne se souvenait de rien, absolument rien. Il aurait voulu être capable de réfléchir à la situation, mais tout était tellement embrouillé. Seules, certaines paroles qu'il avait prononcées à la Baies James, devant plusieurs camarades, lui revenaient à la mémoire. « Je vais la tuer ! Je vais la tuer ! »

Se pouvait-il qu'il ait fait ça ? Dans son ivresse, avait-il pu se rendre jusqu'à Laval, entrer dans sa chambre et tuer sa femme ?

Oui, tout était possible. Ensuite, il avait pu perdre conscience, se frapper la tête en tombant...

– Non, non, ça se peut pas, protesta-t-il à voix haute. Je suis pas un assassin ! Je l'aime, Mariette ! Je peux pas l'avoir tuée.

Mais qui le croirait ? Personne. La police le rechercherait sûrement en apprenant qu'il avait quitté son travail pour venir à Montréal.

« Il faut que je sache, il faut que je me souvienne. » Il se retrouva dans le salon, se laissa tomber dans un fauteuil et se prit la tête à deux mains. « Qu'est-ce qui va m'arriver ? »

Soudain, il comprit qu'il ne lui restait qu'une chose à faire, fuir le plus tôt possible, le plus loin possible.

Il glissa automatiquement la main dans sa poche et sortit un trousseau de clefs. Il ne remarqua même pas le petit canif qui venait de tomber sur le tapis. « Ma voiture est au garage, j'ai les clefs. Il ne faut pas qu'on me retrouve, autrement, je suis un homme fini. »

Quelques minutes plus tard, il ouvrait la porte du garage. Sa voiture démarra facilement. Elle semblait en parfait ordre. Sans allumer ses phares, il recula jusqu'à la route puis, pour se guider dans la nuit, sans trop attirer l'attention, il ne mit que ses feux de stationnement. Ce n'est qu'en arrivant à la grand-route qu'il décida de filer à plus grande vitesse. « Personne ne m'a vu. Je vais retourner à la maison de chambres. Je dirai que je ne suis pas sorti. »

Quarante minutes plus tard, il arrivait à la maison de chambres. Il fouilla dans ses poches mais ne trouva pas la clef. L'employé à la réception n'était pas celui qui lui avait loué la chambre.

– J'habite le 14, dit-il. J'ai perdu ma clef, vous n'en auriez pas une autre ?

– Eh ! espèce d'ivrogne, tu te souviens pas ? C'est toi-même qui m'as remis la clef. Tu étais ivre. Je t'ai même aidé à mettre ta valise dans un taxi. J'ai pas de chambre à louer, elles sont toutes occupées. Si tu pensais te loger ici aux frais de la reine, mon gars, tu te trompes. »

Claude Trottier sortit de la maison. « Ma valise ! Où est ma valise, mon linge, mes choses personnelles ? » Et encore une fois, ce fameux doute se mit à hanter son esprit ! Se pourrait-il qu'il se soit rendu à sa demeure de Laval ? « Si je suis entré avec ma valise, on la retrouvera. On saura ce qui s'est passé, on m'accusera. »

Avait-il tué Mariette ? Lui-même ne pouvait répondre à cette question.

*

– Allô ! c'est la police ? fit une voix affolée au bout de la ligne... Écoutez, monsieur, je suis inquiète de ma fille. Elle devait venir ce matin, elle n'est pas là, j'appelle chez elle, elle ne répond pas.

On transféra la femme à l'escouade des personnes disparues.

– Je suis madame Edmond Poulin. Ma fille, Mariette Trottier, devait venir chercher son enfant ce matin. Je l'attends toujours. J'ai beau appeler chez elle, personne ne répond. Je commence à être inquiète.

Le préposé aux appels demanda certains détails, puis conseilla à madame Poulin de se mettre en communication avec les autorités de Ville de Laval.

– Vous vous inquiétez sans doute inutilement. Si votre fille s'est absentée pour la fin de semaine, il est possible qu'elle ait pu être retardée.

– Dans ce cas, elle m'aurait téléphoné. Elle sait que tous les lundis après-midi, je suis occupée et...

– Les policiers de Laval vont s'en occuper, madame.

Et en effet, ces derniers promirent d'aller jeter un coup d'œil à la demeure des Trottier. Lorsque la voiture-patrouille s'arrêta devant la maison, un des policiers remarqua :

– Si la femme est sortie, en tout cas les portes du garage sont ouvertes.

– On fait mieux, quand même, de faire le tour. Ce ne sera pas long.

Les deux policiers firent rapidement le tour de la maison et ne remarquèrent rien de suspect. Avant de s'éloigner, ils entrèrent jeter un coup d'œil dans le garage.

– Curieux !

– Quoi donc ?

– La porte qui donne dans la maison est ouverte. Je n'aime pas bien ça. Reste ici, je vais voir.

– Touche à rien, lui recommanda son collègue, on ne sait jamais. Les voleurs sont peut-être passés par ici.

À peine trois minutes plus tard, le policier, blême comme un suaire, réapparaissait dans le garage.

– Appelle l'escouade des homicides.

– Quoi ?

– Y a eu une bataille dans la chambre. Y a une femme morte sur le lit. C'est pas beau à voir. J'ai vu également une grosse valise près de l'entrée. J'ai pas osé y toucher.

– Reste ici, je vais faire le rapport.

Déjà, attirés par la voiture-patrouille, les voisins commençaient à se rassembler.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

– On a volé l'auto de madame Trottier ? demanda un homme.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? questionna le policier.

– Hier soir, quand je suis rentré chez moi, vers minuit, les portes du garage étaient fermées, je suis certain de ça.

– Allons, ne restez pas ici, fit le policier. Éloignez-vous, il ne se passe rien.

Une femme, cependant, refusait de circuler.

– Monsieur, je suis madame Desbiens, j'habite la maison voisine. Monsieur Trottier, le mari, il est revenu. Il est à Montréal. C'est peut-

être lui qui a pris la voiture. Quant à madame Trottier, faut pas vous inquiéter, elle sort très souvent.

– Très bien, très bien, madame. Si on a besoin de renseignements, on ira vous voir. Retournez chez vous.

Elle allait partir lorsque le policier l'arrêta :

– Un petit instant, pourquoi dites-vous que le mari est revenu ? Il était parti ?

– Il travaille à la Baie James. Ça fait presque un an qu'il était parti. D'après moi, il est revenu pour rester parce qu'il avait sa grosse valise.

À ce moment, le second policier était revenu auprès de son collègue. L'autre lui fit signe de ne pas trop parler et il attendit que madame Desbiens se fût éloignée pour demander :

– Alors, on envoie du renfort ?

– Oui, les membres de l'escouade vont arriver.

– Pour moi, ce mystère-là ne sera pas long à éclaircir. Je viens d'apprendre que le mari de la victime travaillait à la Baie James, qu'il a été un an absent et qu'il est revenu, avec une grosse valise.

– Tire pas tes conclusions trop vite, Philippe. Tout d'abord, la femme que tu as trouvée morte, rien nous dit que c'est celle qui habite ici. La valise, ce n'est peut-être pas celle du mari...

– Et la voiture ? Qui aurait pu la prendre à part le mari ?

– Des vols, t'as jamais vu ça ? C'est une vraie épidémie, ici, dans Laval.

Bientôt, d'autres voitures arrivèrent devant la maison. Un homme, en civil, se présenta aux deux agents.

– Je suis le sergent-détective Guimond. C'est vous qui avez lancé l'appel ?

Le policier qui avait fait la macabre découverte déclara :

– C'est moi qui suis entré. Je n'ai rien dérangé. Je suis passé par le garage. Venez.

Et quelques minutes plus tard, le détective Guimond donnait des ordres aux experts de son escouade.

– Cette femme-là, vous la connaissez ?

– Non, mais d'après moi, c'est celle qui habite ici. Regardez cette photo de noces sur le mur... et cette autre avec un enfant. Au fait, c'est parce que la grand-mère était prise à garder l'enfant qu'on nous a appelés.

Et le policier parla du mari et du témoignage de madame Desbiens. Guimond ordonna à l'un de ses adjoints d'aller questionner la voisine.

– Apporte cette photo de noces. De cette façon, elle pourra peut-être identifier la victime sans voir la morte.

Un expert déclara :

– Il y a des empreintes partout, dans la pièce, sur le bureau, sur le mur, il y a des marques sur le tapis. L'assassin ne s'est pas caché. La fille a été battue. Une histoire de querelle de ménage, sans doute.

Lorsque le détective revint de chez madame Desbiens, il déclara à Guimond :

– À votre place, sergent, je lancerais un avis de recherche contre le mari. La valise doit lui appartenir. Il était absent depuis plusieurs mois et il paraît que sa femme menait une vie passablement dévergondée. Alors, ça expliquerait tout, assez facilement. Le mari revient ici, fou de jalousie, se querelle avec sa femme, lui fait des reproches. Il y a bagarre. Il la tue et prend la fuite dans sa voiture. C'est pas plus compliqué que ça.

– Tu as une description de la voiture ?

– Oui.

Le détective la transmit à Guimond.

– Je n'ai pas le numéro d'enregistrement de la plaque ; mais avec le nom, ça va être facile à retrouver.

Guimond lui-même, prenant des précautions pour ne pas effacer d'empreintes, ouvrit la valise. Elle ne contenait que du linge, mais il y

trouva, tout au fond, quelques lettres adressées à la Baie James, à monsieur Claude Trottier. Ces lettres étaient toutes signées « Mariette ». Il jeta un coup d'œil sur quelques-unes d'entre elles.

– À première vue, ce couple semblait s'aimer, du moins, si on en juge par les lettres. Vous relèverez les empreintes sur ces lettres ; également sur cette brosse, ces souliers qui étaient dans la valise. On pourra les comparer avec celles trouvées dans la chambre.

Un autre détective fut chargé de téléphoner à la Baie James afin qu'on enquête sur le comportement de Trottier.

Et la journée n'était pas terminée, ce lundi-là, que déjà le sergent-détective Guimond était persuadé d'avoir éclairci ce mystère. Il expliqua à ses supérieurs :

– Ça ne marchait plus très bien entre les deux. Vous savez, loin des yeux, loin du cœur. Cette dame Trottier parlait même de se séparer de son mari. En tout cas, elle ne se gênait pas pour le tromper. Elle s'était confiée à sa mère, elle disait ne plus aimer Claude. C'est le prénom du mari. Quant à ce dernier, je ne sais pas qui lui aurait appris ça, mais il paraît qu'il y a trois ou quatre jours, il s'est enivré ; il traitait sa femme de putain, il criait qu'il allait la tuer. Enfin, on a découvert les empreintes du mari dans la chambre. Ça correspond aux empreintes trouvées sur les objets, dans la valise. On a même trouvé des empreintes sur le lit, sur la porte de la chambre de l'enfant, sur la porte du garage, et sur un canif trouvé par terre. Il est clair qu'une fois son crime commis, il a pris la poudre d'escampette. Mais même s'il a quelques heures d'avance sur nous, il ne pourra pas aller bien loin. Son signalement a été donné partout. On recherche sa voiture. Son arrestation n'est plus qu'une question d'heures.

Et ce soir-là, les journaux parlaient du meurtre commis à Laval et on disait, en toutes lettres, que cela semblait être un drame de jalousie et que le mari était activement recherché. On publiait même une photo de Trottier et on demandait à toute personne l'ayant vu de communiquer avec les autorités.

III

Complicité

Claude Trottier avait arrêté sa voiture près d'une taverne et il y était entré. Mais, après avoir pris un verre de bière, il décida de ne plus toucher à la bouteille.

« Faut pas que je perde la tête. » Tôt ou tard, on découvrirait le corps de son épouse. La police serait prévenue. On tenterait de communiquer avec lui à la Baie James, on saurait tout de suite qu'il était en voyage à Montréal. « Tout reste s'enchaînera. On me soupçonnera. Idiot que j'ai été, j'ai même laissé mes empreintes dans la chambre. J'ai touché à Mariette. Ma valise est probablement là. »

Deux priorités lui vinrent immédiatement à l'esprit. Il lui faudrait abandonner sa voiture car ce serait la première chose qu'on rechercherait. « Et il va me falloir plus d'argent. »

Il avait environ quatre cents dollars sur lui, mais ce ne serait pas suffisant. Heureusement, il avait conservé ses papiers, ses livrets de banque. Il pouvait prouver qu'il avait un compte à la Baie James.

Ce fut donc la première chose qu'il fit. Il se rendit à une succursale de la banque où il faisait, à la Baie James, régulièrement ses dépôts.

Il demanda à voir le gérant, s'identifia, puis :

– Je ne suis venu à Montréal que pour un court séjour, fit-il, mais ma femme est malade. Je ne sais même pas si je retournerai là-bas.

– Nous pouvons facilement transférer votre compte ici, monsieur Trottier.

– Non, non, pas tout de suite. Tout ce que je désire, c'est de l'argent, pour l'imprévu. J'ai près de huit mille dollars à mon compte. Si je pouvais en retirer deux mille.

– Je vais m'en occuper.

Ce ne fut pas très long. Quinze minutes plus tard, il sortait de la banque avec son argent. Il abandonna sa voiture dans un terrain vacant, prit un taxi et se fit conduire dans le centre-ville. Il entra dans un magasin, acheta une paire de lunettes de soleil, un chapeau, un veston sport et une petite valise. Il changea de veston dans une salle de toilette, glissa le sien dans sa valise, mit ses lunettes et son chapeau, et se rendit dans un grand hôtel. Trottier était parfait bilingue. Il ne s'adressa au garçon qu'en anglais, imitant même l'accent d'un camarade de travail, natif de Grande-Bretagne. Il paya comptant et on ne lui demanda aucune carte d'identification. Il monta rapidement à sa chambre, où il s'empressa d'allumer la radio.

Ce fut environ une heure plus tard qu'il entendit parler du drame qui s'était déroulé à Ville de Laval. On mentionnait que la police était à la recherche du mari de la victime. On voulait l'interroger et on lui demandait, s'il entendait ce message, d'entrer en communication avec la justice. « On ne parle pas de Marco. Je me demande ce qu'il est devenu. Peut-être est-il aux mains du véritable assassin ? »

Enfin, lorsque des nouvelles plus complètes arrivèrent, il apprit que, cette fois, les policiers recherchaient le mari pour interrogatoire. On ajoutait également que c'était la mère de madame Trottier qui avait donné l'alerte.

« Selon les policiers, dit le reporter, il s'agirait d'une querelle de ménage qui aurait éclaté la nuit dernière, lors du retour du mari de la Baie James. »

La police possédait son signalement. On avait probablement retracé sa voiture. Il sortit rapidement de l'hôtel, se rendit dans une pharmacie et s'acheta de la teinture noire pour les cheveux. Lui qui commençait à avoir les cheveux tout gris, ça le changerait énormément. Il lui fallait également un rasoir. Il avait déjà une barbe de trois jours et ça pouvait attirer l'attention.

De retour dans sa chambre, il se teignit les cheveux, puis décida de se raser. Mais lorsqu'il se regarda dans le miroir, il comprit que cette barbe de trois jours pouvait peut-être le sauver. Il se rasa, oui, mais se laissa une moustache et une courte barbe qui partait des

coins de la bouche et descendait jusqu'au menton. « Elle n'est pas fournie, mais elle paraît déjà passablement. Dans deux ou trois jours, on ne me reconnaîtra plus. »

Déjà, ses cheveux très noirs lui donnaient une autre apparence. « Mais, qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne suis pas pour passer ma vie à me cacher ? » Il aurait aimé savoir, une fois pour toutes si, oui ou non, il avait tué sa femme.

Mais, pour lui, la journée avait été épuisante. Il avait acheté plusieurs journaux, mais on ne parlait pas encore du meurtre de sa femme.

« Demain, ce sera dans tous les journaux », pensait-il étendu sur son lit. Il feuilletait distraitement un magazine, lorsque son attention fut attirée par une photo ; « Robert Dumont, le détective manchot ».

On ne racontait pas ses exploits. On disait simplement que le célèbre détective allait donner quelques conférences, parler de son infirmité afin d'apporter son support à l'année internationale des handicapés.

« Robert Dumont, le Manchot. Oui, les gars en parlaient là-bas. Il paraît que comme détective privé, c'est un des plus habiles. »

Mais Trottier hésitait. Que pouvait-il raconter à un détective privé ? Comment ce dernier pouvait-il l'aider ? « Il me demandera de me livrer à la justice ; ça, j'en suis persuadé. »

Soudain, en lisant l'article, il se rendit brusquement compte que Robert Dumont, le Manchot, était conférencier à un dîner bénéfice qui avait justement lieu à l'hôtel où il se trouvait.

« Oh, moi, je ne crois pas à ce genre de coïncidence. C'est le sort qui a voulu que je descende justement au même hôtel. Je vais tenter de le rejoindre, je vais lui demander de venir à ma chambre. »

Il descendit dans le hall. Le dîner avait lieu dans une très grande salle. Tous les billets avaient été vendus et la salle était remplie.

– On peut assister à la conférence du détective Dumont ? demanda-t-il à un des surveillants.

Trottier avait parlé en français, mais avec un très fort accent étranger. Aussi, l'employé lui répondit en anglais.

– Il faut absolument un billet. Nous avons dû refuser plusieurs dizaines de personnes. Monsieur Dumont est un conférencier de marque, ajouta-t-il. Il entretient son auditoire des prothèses que l'on fabrique, ici même, à Montréal. Malheureusement, trop d'handicapés ne sont pas renseignés. Ils ignorent que l'Institut de réhabilitation pourrait leur venir en aide.

Mais les explications du surveillant n'intéressaient pas Trottier. Il demanda :

– Savez-vous à quelle heure se termine la conférence ?

– Je l'ignore.

– Vous restez toujours à votre poste, ici ?

– Oui, pourquoi ?

Il mit la main dans sa poche et sortit un billet de cinq dollars.

– Si je vous donne un mot pour monsieur Dumont, vous pouvez le lui remettre ?

Le surveillant empocha le billet.

– Sûrement.

Trottier, rapidement, se dirigea vers une petite table, comme il y en a dans tous les halls des grands hôtels, prit du papier à lettre et une enveloppe. Il écrivit quelques mots au Manchot, glissa le papier dans l'enveloppe, inscrivit le nom de Robert Dumont et, en dessous, les mots « TRÈS URGENT ».

– Tenez, donnez-lui cette enveloppe et demandez-lui de la lire sans tarder. Il faut que je lui parle.

– De quoi s'agit-il ? demanda le surveillant, poussé par la curiosité.

– Je suis journaliste, j'arrive de Londres. Mais surtout, ne le lui dites pas. Je voudrais une entrevue exclusive avec cet homme dont tout le monde parle.

Trottier demeura dans le lobby pendant près d'une heure, puis, petit à petit, on commença à sortir de la salle. La conférence était terminée. Mais il se doutait bien que Dumont serait retenu par des journalistes ou des curieux qui voudraient lui poser des questions.

Avant de monter à sa chambre, il fit un signe au surveillant, puis, passant près de lui, il murmura rapidement en anglais :

– Ne m’oubliez pas. Il y aura une autre récompense pour vous.

Quelques secondes plus tard, il disparaissait dans l’ascenseur. Une dizaine de minutes s’écoulèrent et, enfin, le surveillant vit Robert Dumont, entouré de plusieurs personnes, sortir de la salle. Aussitôt, il s’avança vers lui.

– Monsieur Dumont, monsieur Dumont !

Le Manchot se retourna.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– J’ai un message important pour vous.

Il lui tendit la lettre.

– Il faudrait la lire tout de suite, avant même de quitter l’hôtel. On m’a dit que c’était très urgent.

– Merci.

Plusieurs personnes continuaient à questionner le Manchot. Ce dernier jeta un coup d’œil sur l’enveloppe.

– Vous allez m’excuser, fit-il. J’ai un rendez-vous important.

Et, en souriant, il ajouta :

– Je suis un être humain comme tout le monde.

Tous se mirent à rire lorsqu’ils le virent se diriger vers les toilettes des hommes. Le Manchot s’enferma dans une cabine et lut.

« Monsieur Dumont, je vous attends à ma chambre. La police me recherche. J’ai besoin de vous. Ne partez pas sans me voir. C’est une question de vie ou de mort. »

Et, si la lettre n’était pas signée, on avait quand même ajouté un numéro de chambre. Le Manchot retourna près du surveillant et lui demanda :

– Qui vous a remis cette lettre ?

– Un client de l’hôtel. C’est un voyageur qui arrive de Londres.

– Ah !

Pourtant, la lettre était écrite en français. Tout de suite, Dumont comprit qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous. Heureusement pour lui, ceux qui avaient assisté à sa conférence s'éloignaient. Il put donc s'engouffrer dans l'ascenseur sans attirer l'attention.

Une seconde à peine après qu'il eut frappé à la porte de la chambre, cette dernière s'ouvrit.

– C'est vous, Robert Dumont ?

– Oui.

– Entrez vite.

Trottier referma rapidement la porte derrière le Manchot.

– Je ne sais comment vous remercier d'avoir accepté de me rencontrer. Vous êtes la seule personne qui puissiez m'aider.

Trottier était excessivement nerveux. Le Manchot prit la situation en main et lui ordonna de s'asseoir.

– Soyez calme et contez-moi ce qui vous arrive.

– Peut-être avez-vous entendu parler de moi ? Je suis Trottier, le mari de la femme qui a été assassinée, la nuit dernière, à Laval.

Le Manchot ne pouvait faire autrement que d'être au courant. Tous les postes de radio avaient parlé du crime.

– La police vous recherche pour vous interroger, fit Dumont. Alors si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous livrer immédiatement. Plus vous attendez, plus votre cas s'aggrave.

Trottier se leva aussitôt.

– J'aurais dû m'en douter. Sitôt sorti d'ici, vous téléphonerez à la police, c'est ça ?

– Non, monsieur Trottier, répondit calmement le Manchot. Je pourrais facilement vous arrêter et vous forcer à me suivre au poste de police. Je ne le ferai pas. Vous m'avez fait confiance, je ne vais pas vous tromper. Vous êtes innocent et vous craignez que l'on vous accuse ?

L'ouvrier ne répondit pas. Dumont continua :

– Il faut faire confiance à la Justice, monsieur Trottier. Nos policiers sont reconnus pour être parmi les meilleurs au monde. On ne condamne pas un innocent. Pour accuser quelqu'un de meurtre, il faut des preuves.

Trottier marchait de long en large. Il s'arrêta brusquement, face au Manchot et s'écria :

– Je sais pas, vous entendez, je sais pas. J'ai peut-être tué Mariette. Je me souviens de rien, absolument rien, c'est un trou complet dans ma mémoire. J'ai trop bu. Je me suis réveillé chez moi et elle était là, nue, sur le lit, morte. Je l'ai peut-être tuée, mais je sais rien.

Et, brusquement, il éclata en sanglots. L'homme s'en voulait de pleurer comme un enfant. Il cherchait à retenir ses larmes, mais c'était plus fort que lui.

Le Manchot jeta un regard circulaire dans la pièce. Il n'y avait pas d'alcool dans la chambre. Il alla chercher un verre d'eau et le tendit à Trottier.

– Tenez, buvez ça.

Lorsque Trottier fut calmé, le Manchot le fit rasseoir, sortit un calepin de sa poche, s'assit face à lui et se prépara à prendre des notes.

– Vous allez me conter votre histoire, au complet. N'omettez aucun détail. Pour quelle raison auriez-vous tué votre femme ? Ça ne marchait plus entre vous ?

Trottier murmura :

– J'aurais pas dû lire cette maudite lettre anonyme. Avoir su, je serais jamais monté à la Baie James. Tout ça serait pas arrivé.

Le Manchot savait que ce serait long. Pour le moment, Trottier semblait complètement perdu.

– Nous allons procéder par ordre. Vous êtes marié, heureux, et vous décidez d'aller travailler à la Baie James. C'est bien ça ?

– Oui.

Et petit à petit, par bribes, répondant aux nombreuses questions du Manchot, Claude Trottier raconta toute son histoire.

Tout en l'écoutant, le Manchot avait allumé un cigare. Lorsque Trottier eut fini de parler, il y eut un long silence. Lentement, Robert Dumont se leva et alla écraser son cigare dans le cendrier.

– Qu'attendez-vous au juste de moi ? demanda-t-il en se retournant.

– Je veux savoir ce qui s'est passé, je veux que vous enquêtiez. Je voudrais connaître le nom du salaud qui a écrit cette lettre. Ai-je tué ma femme ? Je le crois pas. Je suis un type assez violent, mais de là à assassiner la femme que j'aimais...

– L'alcool en fait faire bien d'autres, vous savez, fit méditativement le Manchot. Tout est possible. Depuis que vous avez quitté votre maison, la mémoire ne vous est pas revenue ? Vous ne vous souvenez de rien ?

– Rien, rien, c'est un trou noir. Mais regardez, monsieur Dumont, touchez à ma tête. Vous sentez cette bosse ?

De sa main droite, Dumont frotta le cuir chevelu de l'homme.

– Oui, je la sens.

– Croyez-vous sincèrement que j'aie pu me faire cette bosse, presque sur le dessus de la tête ? Si c'était un peu plus sur le côté, je ne dis pas. En tombant, j'aurais pu me frapper... mais à cet endroit...

– Donc, vous croyez qu'on vous a frappé ?

– C'est possible. Vous comprenez, maintenant, pourquoi je veux pas me livrer à la justice ? À leurs yeux, je suis coupable. Je n'ai aucun moyen de défense. Tout m'accuse, tout. Les policiers enquêteront à la Baie James, on saura que j'ai proféré des menaces contre Mariette, on saura que j'ai dit que je la tuerais. On a sûrement trouvé ma valise dans mon appartement. Qu'est-ce que je vais faire ?

Il glissa sa main dans sa poche et sortit son livret de banque.

– Tenez, je suis prêt à vous faire un chèque tout de suite. J'ai de l'argent. Je veux vous engager, je veux que vous éclaircissiez ce

mystère. Si je suis coupable, je paierai pour ma bêtise, mais je veux connaître la vérité. Et mon fils, Marco, où est-il ? Qu'est-il devenu ?

Dumont décida :

– Je suis bien prêt à me charger de l'enquête, mais il va falloir m'obéir à la lettre.

– Vous voulez que je me livre à la Justice ?

– C'est la première condition.

Trottier protesta :

– Jamais ! Je veux vous aider. Tenez, mon fils, Marco, il doit en savoir long sur la conduite de ma femme. Jamais il voudra répondre à vos questions. Moi, je pourrai le faire parler. Je vous en prie, monsieur Dumont, demandez-moi n'importe quoi, mais pas de me livrer.

Le Manchot resta un long moment sans dire un mot. Soudain, il murmura :

– Si vous vous souveniez...

– J'essaie, mais c'est impossible.

Dumont poursuivit son idée.

– Si vous vous rappeliez exactement ce qui s'est passé ? Vous pouvez avoir vu l'assassin. Même si ce dernier vous a frappé alors qu'il se trouvait derrière vous, rien ne dit que vous avez perdu connaissance immédiatement ? Vous connaissez l'assassin de votre femme. Vous êtes devenu comme fou, vous décidez de venger votre épouse. Vous refusez de vous rendre à la Justice. Vous n'avez qu'une idée en tête : capturer vous-même celui ou celle qui a tué. Vous vous dites que les policiers ne voudront pas vous croire. Vous êtes certain de reconnaître l'assassin. Alors, que se passe-t-il ?

Le Manchot parlait rapidement. Trottier avait de la difficulté à suivre son raisonnement. Avant même que l'homme ait pu répondre, le détective continua :

– L'assassin a peur. Il craint d'être tué. Entre lui et vous, c'est une lutte à mort. Mettez-vous à la place de celui ou celle qui a tué. Que fera-t-il ?

– Il me cherchera sûrement. Il voudra me frapper le premier.

– Justement.

Trottier murmura :

– Tout ça est bien beau ; mais si je suis coupable...

– Nous supposons que vous ne l’êtes pas. Cette ecchymose sur votre tête m’a presque convaincu de votre innocence. Si vous n’êtes pas coupable, l’assassin est un être diabolique. Son complot a été préparé de très longue main. Cette personne vous connaît bien, cette personne devine vos réactions. L’assassin vous envoie une lettre anonyme et il vous surveille, je ne sais trop comment. Peut-être a-t-il un ami à la Baie James qui le renseigne sur votre comportement. Vous revenez à Montréal. On vous suit dès votre retour. On attend qu’une chose, c’est que vous rencontriez votre femme. Lorsque vous arrivez chez vous, on vous assomme, on tue votre femme et on vous place près d’elle. Voilà peut-être ce qui s’est produit.

– Il me semble que c’est impossible, murmura Trottier. L’assassinée pouvait pas prévoir que je lirais sa lettre, il ne pouvait pas prévoir que je viendrais à Montréal, que je boirais beaucoup trop...

Et soudain, il devina le plan du Manchot.

– Pour que l’assassin ait peur de moi, il faut que je demeure en liberté.

– Exactement.

– Alors, vous voulez dire...

Le Manchot semblait maintenant moins sûr de lui.

– Vous savez ce que je risque, n’est-ce pas, si je me prête à ce jeu ? Supposons, un instant, que vous soyez coupable. On m’accusera d’avoir caché un assassin. Non seulement on peut m’empêcher à tout jamais d’exercer mon métier, mais je puis fort bien me retrouver derrière les barreaux.

C’était une décision excessivement grave à prendre. Le Manchot ne pouvait pas enquêter seul sur cette affaire. Il aurait besoin de

l’aide de ses collaborateurs. Il risquait donc de mettre Candy et Michel dans l’embarras, tout comme lui.

Enfin, il décida :

– Je suis prêt à courir le risque. Mais vous allez me promettre une chose, monsieur Trottier.

– Quoi donc ?

– Si, après une enquête, je suis persuadé que vous avez tué votre femme, il faudra vous livrer. Nous vous trouverons alors un excellent avocat. Il pourra sans doute prouver qu’au moment du crime, vous n’aviez plus votre raison. Cette lettre anonyme a pu vous rendre fou. Ajoutez à ça l’alcool...

– Monsieur Dumont, enfermez-moi où vous voulez, faites-moi garder nuit et jour. Je chercherai pas à prendre la fuite. Je vous aiderai de mon mieux à découvrir la vérité. Je vous le jure sur la tête de mon fils.

– Ce ne sera pas facile, loin de là, murmura le Manchot. Il nous faudra trop de collaborateurs. Si l’un d’eux parle, tout tombera.

– Comment ça, trop de collaborateurs ?

– Pour faire savoir à l’assassin que vous en savez long, pour l’obliger à commettre un faux pas, il faudra rencontrer un journaliste.

Trottier prouva, à ce moment, qu’il pouvait avoir de très bonnes idées.

– Il n’est pas du tout nécessaire de rencontrer un journaliste... si je décide, moi, Claude Trottier, d’écrire à un journal. Vous pensez qu’on publiera pas ma lettre ?

– Mais c’est vrai ! s’écria le Manchot. J’aurais dû y penser plus tôt. Trottier, écoutez-moi bien. Vous allez demeurer ici, à l’hôtel. Vous ne bougerez pas, vous ne sortirez pas, vous ne ferez aucun appel.

– Je vous le promets.

– Vous allez attendre de mes nouvelles. Il faut vous mettre en sécurité. Pour ça, j’ai besoin de rencontrer mes collaborateurs. Il me faut réfléchir. Un seule erreur et notre plan sera à l’eau.

Claude prit la main droite du Manchot dans la sienne.

– Monsieur Dumont, je sais pas comment vous remercier...

– Vous me remercierez quand toute cette affaire sera terminée. Pour le moment, tout ce que je vous demande, c'est un chèque.

– Je suis bien prêt à vous en faire un. Je sais que vous ne travaillez pas gratuitement, mais si vous changez ce chèque, la police le saura immédiatement et on vous questionnera.

Le Manchot esquissa un sourire.

– Aussi, il n'est pas question de l'encaisser tout de suite. C'est pour moi une simple mesure de sécurité. Nous réglerons cette question, une fois l'affaire terminée.

– Et soyez assuré, monsieur Dumont, que je vous paierai, même si vous apportez les preuves que je suis un assassin.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se séparaient. Le Manchot se dirigea immédiatement vers le garage de l'hôtel, où il avait stationné sa voiture. Immédiatement, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et appela chez son collaborateur, le jeune détective Michel Beaulac.

– Allô ?

Il reconnut la voix de Yamata, la jolie Japonaise qui vivait avec Michel.

– Ici Dumont. Michel est là ?

– Oui, monsieur Dumont, je vous le passe. Lorsqu'il eut son assistant au bout du fil, le Manchot lui ordonna :

– Rejoins Candy et venez me trouver immédiatement à mon appartement. Je ne devrais pas tarder.

– Qu'est-ce qui se passe, boss ? demanda Michel.

– Une nouvelle affaire... mais une affaire qui peut nous mener très loin. Jamais je n'aurai pris autant de risques. Si nous faisons un seul faux pas, nous pourrons dire adieu à notre agence de détectives privés.

IV

Un client invisible

Tout en se dirigeant vers son appartement, le Manchot réfléchissait. Il se demandait s'il n'aurait pas dû, tout simplement, refuser de s'occuper du cas de Trottier.

Il pouvait, s'il le désirait, risquer sa propre carrière ; mais avait-il le droit de placer ses collaborateurs dans une telle situation ? Tout allait si bien, à l'agence, depuis quelque temps. Le travail ne manquait pas. Robert Dumont avait même décidé de se chercher un nouveau local, plus grand, plus moderne ; mais ce n'était pas facile à trouver, car il tenait absolument à y installer un gymnase.

« Candy est heureuse depuis qu'elle travaille pour moi, songeait-il. Elle avait toujours voulu devenir membre de la force constabulaire. C'est une employée modèle. Elle a ses défauts, comme tout le monde, elle aime peut-être trop les hommes ; mais, pourvu qu'elle accomplisse bien son travail, je n'en demande pas plus.

Quant à Michel Beaulac, il avait connu sa part de difficultés. Après avoir perdu son poste dans les rangs de la police de la CUM, il s'était mis à boire démesurément. Il s'était également adonné au jeu et avait emprunté de fortes sommes à la pègre. Mais tout ça, c'était du passé. Michel ne buvait plus, il avait rendu des services à la pègre et on ne l'obligeait plus à rembourser. « Et, surtout, Michel semble avoir trouvé une femme qui lui convient. »

En effet, depuis quelque temps, il vivait avec Yamata, une jeune Japonaise qu'il avait connue lors d'un voyage à Québec. Michel était fou d'elle. Pour lui plaire, il avait transformé l'intérieur de son appartement en véritable jardin exotique.

Mais, tout dernièrement, le Manchot avait été placé dans une situation embêtante. La jolie Yamata semblait s'ennuyer. Elle avait insisté pour manger en compagnie de Dumont, puis, elle était allée

danser avec lui. Elle lui avouait ouvertement qu'elle se plaisait en sa compagnie.

Aussi, ce soir-là, lorsque Robert Dumont avait raccompagné Yamata, il avait voulu mettre la situation bien au clair.

– Yamata, lui dit-il, vous me plaisez énormément. Je vous trouve gentille et... disons le mot, aguichante.

– Merci beaucoup. Tous les compliments font plaisir à Yamata.

– Je n'en doute pas. Mais vous êtes l'amie de Michel. Vous jouez là un jeu fort dangereux. Je connais bien Michel. Il est jaloux. S'il sait que nous avons mangé ensemble, s'il sait que nous sommes allés danser, il nous en voudra à tous les deux. Ça pourrait mettre non seulement la brouille dans votre ménage, mais également briser notre amitié.

Yamata éclata de rire. Le Manchot la regarda, surpris. La Japonaise ne semblait pas pouvoir se ressaisir. Enfin, elle réussit à dire :

– Ne me dites pas que vous avez cru que... Moi, amoureuse de vous ? Monsieur Dumont, ça ne se peut pas. Vous pourriez presque être mon père.

Rapidement, elle porta la main à sa bouche.

– Oh, excusez-moi. Je crois que j'ai dit une grosse bêtise.

– Mais non, vous avez entièrement raison, bougonna le Manchot. Je pourrais être votre père... si l'on suppose que je me sois marié très jeune, s'empressa-t-il d'ajouter.

Elle se serra contre lui.

– Vous êtes adorable, monsieur Dumont. Si je n'aimais pas Michel, c'est vous que...

– Donc, c'est bien entendu : entre nous, il n'y a rien de sérieux et des petites sorties comme ce soir, il ne doit plus y en avoir.

Yamata se dégagea brusquement.

– Mais si, il doit y en avoir d'autres. Il faut qu'il y en ait d'autres.

– Je ne comprends pas du tout votre attitude, Yamata. Est-ce dans les coutumes japonaises d'aguicher les autres hommes ?

– Michel m’aime, j’en suis certaine. Mais il a conservé ses habitudes de vieux garçon. Quand il ne travaille pas, il n’aime pas demeurer à la maison, le soir. Il sort, il rencontre des amis... et je ne sais pas s’il a honte de moi, mais il me laisse toujours seule. Alors, j’ai décidé de le rendre jaloux, tout simplement.

Le Manchot n’approuvait pas l’attitude de la Japonaise.

– Vous voulez le rendre jaloux et c’est de moi que vous vous servez ?

– Mais oui. Vous ne voulez pas que je sorte avec n’importe qui, n’est-ce pas ?

Dumont se mit à rire.

– Non, évidemment ; mais si vous mettez la brouille entre Michel et moi, ce ne sera guère mieux.

– Michel me considère comme sa propriété, sa chose. D’après lui, je suis là pour le servir ; il faut que je demeure à son service ; il ne veut pas que je m’occupe de son travail et il sort sans moi. Ça ne pourra pas continuer comme ça.

– Avez-vous pensé à le lui dire ? Avez-vous eu une bonne conversation avec lui ?

Yamata parut mal à l’aise.

– Quand nous sommes ensemble, c’est toujours lui qui parle. Moi, je dois écouter. D’ailleurs, j’aime Michel, je ne veux pas le contredire.

– Eh bien, je vais essayer de vous aider, Yamata. Je vais causer avec Michel. Je lui dirai que je suis sorti avec vous. S’il m’en veut, il comprendra que j’ai voulu lui rendre service. Je suis sorti avec vous... pour vous empêcher de sortir avec d’autres.

Yamata protesta :

– Non, non, ne dites pas ça. Il croira que je suis une fille à tout le monde.

– Faites-moi confiance, je lui parlerai.

Dumont aimait bien ce petit couple. Michel avait tout pour rendre Yamata heureuse. « Et moi, avec cette affaire Trottier, je risque de flanquer tout le monde dans de fort mauvais draps. »

Il aurait voulu parler de Yamata avec Michel, mais il n'en avait pas eu l'occasion. Le travail l'avait tenu trop occupé.

Comme il arrivait devant chez lui, la voiture de Candy vint se ranger derrière la sienne. La statuesque blonde descendit rapidement et s'approcha du Manchot.

– Qu'est-ce qui se passe ? Que vous est-il arrivé ? Michel m'a dit de me rendre ici de toute urgence. Vous êtes blessé, malade ?

– Pas du tout. Nous allons entrer ; Michel ne devrait pas tarder.

Lorsque le grand Beaulac arriva, Candy qui avait préparé du café leur servit à boire.

– Vous en avez des heures pour faire une réunion, s'écria le jeune homme. Vous deviez pas donner une conférence, ce soir ?

– Oui. C'est à la fin de cette soirée que j'ai rencontré notre nouveau client.

Candy demanda en s'assoyant :

– Où est-il ?

– Disons que c'est l'homme invisible et qu'il devra le demeurer durant un certain temps.

Le Manchot demanda, après un moment de silence :

– Si je mentionne le nom de Claude Trottier, ça vous dit quelque chose ?

– Non, répondit immédiatement Michel.

Candy le regarda avec un petit air de mépris :

– Pas surprenant ! Toi, tu t'intéresses jamais aux nouvelles. Ce nommé Trottier est recherché pour le meurtre de sa femme, c'est bien ça ?

– Oui, Candy.

– Justement, j'ai écouté les nouvelles tantôt, dans ma voiture. On a dit qu'on avait retrouvé la voiture de l'homme dans un terrain vague. Son arrestation devrait pas tarder.

– S'il n'en tient qu'à nous, répliqua le Manchot, cette arrestation ne se fera pas immédiatement.

Et il leur raconta la conversation qu'il avait eue avec Trottier. Michel, sitôt que son patron eut terminé son monologue, émit son opinion.

– Vous vous êtes embarqué dans une maudite affaire. Le nom de Trottier me disait rien tantôt, mais je me souviens maintenant de ce meurtre. Il est clair que ce type-là, dans un moment de jalousie, a décidé de tuer sa femme. Tout l'accuse. Il avait bu. Il s'est rendu chez lui, a attendu sa femme, s'est querellé avec elle, l'a tuée ; puis il a pris la fuite. Il serait beaucoup mieux de se trouver un bon avocat et de se livrer. Il se peut qu'on l'accuse seulement d'homicide involontaire.

Candy murmura :

– Si vous voulez mon avis, Robert, je pense comme Michel. Protéger cet homme, le cacher, empêcher de se livrer, ce serait commettre une grave erreur.

Le Manchot ne perdait pas son calme.

– Je ne vous ai pas parlé de la blessure que Trottier a à la tête.

Il les mit au courant.

– Et maintenant, qu'est-ce que vous en dites ?

Michel se faisait vraiment l'avocat du diable.

– Moi, si je voulais rendre mon histoire plausible, j'hésiterais pas à me frapper sur la tête. Un homme qui a commis un meurtre est capable de tout.

– Je crois qu'il est inutile de discuter, Michel. Robert a pris une décision et, maintenant, on doit l'aider. D'ailleurs, lui, il a rencontré Trottier, il lui a parlé, il a pu juger l'attitude de cet homme.

Le Manchot approuva sa collaboratrice.

– Juste. Sincèrement, je crois cet homme innocent. Remarquez, je ne suis pas infaillible.

Michel se leva. Il était clair que la situation était loin de lui plaire. Il se mit à marcher de long en large. Candy l'entendit murmurer une couple de « sacrement ».

– Boss, fit-il brusquement en s’arrêtant devant le Manchot, je vous comprends pas. Vous avez une bonne agence, bien établie, le travail manque pas, les policiers nous aident souvent de leur mieux, les journalistes nous encensent... Et là, tout d’un coup, vous risquez de tout jeter par terre. Que Trottier aille se livrer, torrieu ! ça nous empêchera pas de faire enquête.

Le Manchot savait que son adjoint avait raison, mais en partie seulement.

– Si Trottier est innocent, le véritable coupable a préparé son coup de longue main. Il ne semble avoir commis qu’une seule erreur.

– Laquelle ? demanda Candy.

– Une fois son meurtre commis, après avoir assommé Trottier, il n’avait qu’à lui taillader les veines des poignets et tout le monde aurait cru à un meurtre suivi d’un suicide. Non, il a laissé ce seul témoin derrière lui.

Michel haussa les épaules.

– Tout un témoin ! Un gars ivre qui ne se souvient de rien ; un type qui a peut-être été assommé en entrant dans la maison... Si, évidemment, on suppose qu’il est innocent.

Mais le Manchot reprit aussitôt :

– Qui dit à l’assassin que Trottier a perdu la mémoire ? Qui dit à l’assassin que Trottier ne l’a pas reconnu, qu’il ne peut pas l’identifier ?

Candy venait de comprendre.

– Je vous vois venir, Robert. Selon vous, si Trottier est innocent, il y a un seul moyen de le sauver : forcer le véritable coupable à commettre une erreur.

– Exact.

Et Robert Dumont parla de la lettre que Trottier pouvait adresser à un journal.

– C’est bien beau, tout ça, fit Michel, mais pour enquêter, faut poser des questions. Si on s’intéresse à l’affaire, la police devinera tout de suite que nous travaillons pour Trottier.

Le Manchot bondit de son siège.

– Bravo, Michel !

– Qu'est-ce qui vous prend ?

– Tu as trouvé le joint qui nous permettra d'enquêter sans attirer l'attention. Suivez-moi bien. Trottier envoie une lettre aux journaux, une lettre que nous préparerons pour lui. Dans cette lettre, non seulement il dira qu'il est innocent, non seulement il dira qu'il a vu l'assassin et qu'il veut le démasquer, mais il ajoutera que, ayant pas confiance en la Justice, il a préféré demander l'aide de l'agence de détectives « Le Manchot ». Si on me questionne, je dirai qu'en effet, j'ai reçu un mot de Trottier, accompagné d'un chèque.

Candy répliqua aussitôt :

– Mais les autorités nous ficheront jamais la paix. La police voudra voir cette lettre. Tous seront persuadés que nous savons où se trouve Trottier, on nous surveillera nuit et jour.

– Premièrement, nous sommes tous tenus au secret professionnel, répliqua le Manchot. Nous n'aurons donc pas à montrer la lettre. Deuxièmement, il est certain que les autorités policières nous surveilleront. Il nous faudra être d'une extrême prudence et, surtout, éviter de rencontrer Trottier.

Résigné, le grand Michel se laissa tomber dans un fauteuil.

– Puisqu'il le faut, mettons-nous la corde au cou tout en espérant qu'on nous la serrera pas trop.

– Premièrement, reprit Dumont, il faut faire disparaître Trottier ; il faut lui trouver une bonne cachette.

Michel s'écria aussitôt :

– Comptez pas sur moi pour ça. Je suis pas pour garder un assassin chez moi ni mêler Yamata à cette affaire.

– Il n'en est pas question ; et pas plus chez Candy qu'ici.

– Oh moi, ça me serait égal, fit la jolie blonde.

– Évidemment, ricana Michel, la simple idée de garder un homme chez toi, ça te rend folle.

– Ce n'est pas le temps de blaguer, fit rudement le Manchot, la situation est trop grave. Il faut mettre Trottier à l'abri, le cacher où personne ne pensera à aller le chercher.

Tous restèrent un moment sans parler. On réfléchissait dans un profond silence. Et, comme ça arrive très souvent, tous trois voulurent parler en même temps. Michel et Candy se turent et ce fut le Manchot qui reprit la parole.

– Si nous louons une chambre ou encore un motel, c'est trop risqué.

– Moi, fit Michel, j'ai toujours dit qu'on recherche souvent une chose qu'on a devant les yeux. Les policiers vont surveiller toutes les routes, ils vont faire le tour des hôtels, motels, maisons de chambres.

– Alors, que proposes-tu ? demanda Candy.

Michel haussa les épaules.

– Mais je sais pas, moi. J'ai pas plus d'idée que toi.

– Beaucoup moins, ricana la blonde.

Mais le Manchot avait paru fort intéressé par la phrase de Michel.

– Je crois que tu as raison, Mike. La police viendra nous poser des questions, c'est entendu ; probable qu'elle fouillera notre bureau, mais par la suite...

– Robert ! Vous êtes pas sérieux, s'écria Candy. On est pas pour garder cet homme au bureau ?

– Pourquoi pas ? s'exclama Michel. Tant qu'à vouloir se tuer, aussi bien se mettre le canon du fusil dans la gueule !

Candy continua :

– Là-bas, il vient des clients à la journée longue. Des journalistes voudront sûrement vous interroger. On nous laissera pas d'une semelle. Non, moi, je suis contre cette suggestion.

Le Manchot ne se laissa pas décourager.

– Pour le moment, nous préparons la lettre. Trottier ne bouge pas de son hôtel. Nous attendons la première réaction de la police, de la

presse, du public. Lorsque tout sera calmé, nous faisons sortir Trottier et nous le cachons au bureau.

– Mais où ? s'écria Candy. Cet homme-là, faudra qu'il dorme, faudra qu'il mange. Pensez-y, Robert.

– Et le gymnase, qu'est-ce que vous en faites ? Nous avons là une pièce dans laquelle, à part nous, personne n'entre. Il y a de bons matelas dans cette pièce. Trottier pourra y dormir. Quant aux repas, il nous arrive souvent de manger au bureau, de commander notre repas du restaurant. Rien n'est plus normal. Il suffira d'avoir légèrement plus faim.

– Mais, insista Candy, il faudra mettre, au courant non seulement Rita, la secrétaire, mais également les autres enquêteurs qui travaillent parfois pour nous. Eux aussi vont s'entraîner dans notre gymnase.

Le Manchot semblait avoir réponse à tout.

– Vous oubliez tous que dernièrement, il y a eu un feu dans cet édifice. Notre gymnase a été endommagé par l'eau et la fumée. On n'a pas encore fait de grand ménage, de rénovations...

– Non, torrieu ! fit Michel. Vous parlez de déménager, alors à quoi bon ?

– Je ferme temporairement le gymnase. Les ouvriers ne travailleront que le soir, c'est tout à fait normal. Pensez-y sérieusement. Y a-t-il un policier qui songerait, un seul instant, que nous puissions cacher Trottier dans les bureaux de notre agence ? Non, n'est-ce pas ?

– Cette idée est tellement saugrenue, murmura Candy, tellement illogique, qu'elle peut réussir. Et nous aurions Trottier sous la main, si nous avons des questions à lui poser ou des choses à vérifier.

– Exact, approuva le Manchot. Et si on en vient à la conclusion qu'il est le coupable, nous n'aurons qu'à le remettre entre les mains de la Justice.

– Il me semble qu'on est pas si en peine, grogna Michel. Le travail manque pas. Moi, je vous le dis, ça me plaît pas du tout. Risquer de tout jeter par terre pour un seul client.

– Un client qui est peut-être innocent, ajouta Dumont. Ça, ne l’oubliez jamais. Pour l’instant, Trottier ne bougera pas de son hôtel. Quand il sera question de le transférer à nos bureaux, nous aviserons.

– Faudrait pas que ça tarde trop, fit Candy. Dans un hôtel, un client qui sort jamais de sa chambre, ça finit par attirer l’attention.

– Je sais. L’important, pour le moment, c’est de préparer la fameuse lettre.

– Et les policiers s’empresseront de faire analyser l’écriture. Si vous vous servez de caractères d’imprimerie, ç’aura pas l’air authentique.

– C’est Trottier lui-même qui écrira les deux lettres. Une pour les journaux, l’autre pour notre agence.

– Les journaux, dit Candy ; ça suppose donc qu’il devra écrire plus qu’une lettre ?

– Deux lettres suffiront. L’une sera transcrite à l’aide d’un papier carbone.

Le Manchot alla s’installer derrière son bureau.

– Si vous voulez mon avis, boss, fit Michel, écrivez-en pas trop long. Autrement, on la résumera et on pourra peut-être oublier l’essentiel.

Et jusqu’à deux heures du matin, Candy, Michel et le Manchot travaillèrent à la rédaction de la lettre qu’on devait envoyer aux journaux. Pendant que les deux collaborateurs du Manchot retournaient à leur appartement, le détective se rendait à l’hôtel où logeait Trottier.

Il attendit que l’employé de nuit soit occupé pour traverser rapidement le hall et s’engouffrer dans l’ascenseur. Quelques secondes plus tard, il frappait à la chambre de Trottier. Il tendit l’oreille et entendit du bruit de l’autre côté de la porte.

– Ouvrez, c’est moi, le Manchot, dit-il d’une voix sourde.

La porte s’entrouvrit. Par mesure de précaution, Trottier avait laissé la chaînette de sécurité, qu’il dégagea lorsqu’il eut reconnu le détective.

– Que se passe-t-il, il y a du nouveau ?

– Tout va bien, ne vous inquiétez pas. Il faut vous mettre au travail immédiatement et transcrire ces deux lettres.

Et, quelques instants plus tard, penché sur la petite table, Trottier se mit en frais de recopier les deux lettres préparées par le Manchot et ses collaborateurs.

*

Ce n'est que le mercredi après-midi que la lettre de Trottier arriva aux journaux, alors que l'affaire du meurtre de la femme de Laval ne faisait déjà plus la manchette. Ce fut un coup de théâtre.

Aussitôt, une question se posa aux rédacteurs en chef des deux journaux. Devait-on prévenir la police immédiatement ? Si on le faisait, les policiers pourraient tout de suite empêcher la publication des missives.

Heureusement, dans chacune des lettres, Trottier mentionnait que l'autre grand journal de la ville recevrait une copie de la lettre. Les deux rédacteurs en chef se téléphonèrent.

– Il est bien certain que la cour sera saisie de l'affaire et qu'on nous empêchera de publier la lettre.

– Alors, que faisons-nous ?

– Préparons l'article qui paraîtra demain matin. Lorsque le journal sera sous presse, cette nuit, il sera trop tard pour empêcher la publication de la nouvelle. On nous fera peut-être des reproches ; mais, après tout, nous avons pu ouvrir cette lettre qu'au cours de la soirée, tout est possible.

Et c'est vers minuit que le sergent-détective Guimond fut mis au courant. Il tint à jeter un coup d'œil sur les articles.

– Nous ne faisons que publier la lettre, nous ne passons aucun commentaire.

– C'est mieux comme ça. Quant à ce Manchot, il recevra ma visite dès demain matin.

Et le lendemain, en première page, on écrivait : « Claude Trottier, recherché pour meurtre, nous écrit. »

Dans sa lettre, Trottier disait qu'il était innocent, qu'un complot avait été préparé par une tierce personne. « Cette personne m'a assommé. Je n'ai pas perdu conscience immédiatement, j'en suis sûr. La mémoire me reviendra d'une journée à l'autre et j'identifierai l'assassin. Et il paiera ! »

Puis, Trottier se disait persuadé que les policiers ne croiraient pas son histoire. Aussi, il avait décidé de ne pas se livrer. Par contre, ne pouvant agir seul, il écrivait à l'agence de détectives « Le Manchot », afin de demander l'aide de Robert Dumont. Il terminait sa lettre en disant qu'il était inutile de le rechercher, qu'il se tuerait plutôt que de se livrer.

Ce jeudi matin-là, Rita Michaud, la jeune secrétaire de l'agence Le Manchot, se vit accoster par plusieurs journalistes lorsqu'elle arriva au bureau.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

– À quelle heure attendez-vous monsieur Dumont ?

– Avez-vous ouvert votre courrier ?

– Dumont a-t-il rencontré Trottier ?

Les questions pleuvaient de tous côtés.

– Que pensez-vous de cette affaire ?

Rita réussit à imposer le silence.

– Écoutez-moi, dit-elle. J'ai à peine eu le temps de jeter un coup d'œil sur le journal. Je ne connais rien à l'affaire Trottier, j'ignore si monsieur Dumont a reçu une lettre de lui. Je n'en sais pas plus long que vous. Quant à Robert Dumont, il ne devrait pas tarder. Ordinairement, il est ici aux environs de neuf heures.

Mais ce matin-là, le Manchot arriva beaucoup plus tard. Des journalistes, connaissant l'adresse personnelle de Dumont, s'étaient rendus chez lui et l'obligeaient à répondre à de nombreuses questions.

– Je n'ai pas encore lu la lettre de ce monsieur Trottier. Lorsque je l'aurai lue, je donnerai probablement une conférence de presse. Allons, messieurs, n'insistez pas, je n'en dirai pas plus.

Lorsqu'il arriva au bureau vers dix heures, de nouveau ce fut la pluie de questions.

Candy et Michel semblaient fort mal à l'aise.

– Il aurait dû m'écouter, murmura le grand Beaulac, je savais que tout ça, ça tournerait mal.

Enfin, Robert Dumont réussit à s'enfermer dans son bureau et, immédiatement, il sonna Rita.

– Renvoyez-moi tous ces journalistes.

– Jamais ils ne voudront partir.

– Dites-leur que je les convoquerai plus tard à une conférence de presse. Demandez à Michel et à Candy de vous aider. Je veux que le bureau se vide. Compris ?

– Nous allons faire notre possible. Une quinzaine de minutes plus tard, Rita appelait le Manchot.

– Les journalistes sont partis ?

– Oui, mais on ne peut pas dire que vous vous êtes fait des amis. Maintenant, il y a le sergent-détective Guimond qui veut vous interroger. Ce n'est pas tout, il possède des mandats.

– Des mandats, mais pourquoi ?

– Pour fouiller, non seulement le bureau, toutes les pièces, mais aussi chacun de nos appartements.

– Qu'il fouille, bougonna le Manchot. Faites entrer Guimond. Je vais lui parler, moi.

Avant d'être attaché à la police de Laval, Paul Guimond avait été détective dans la même escouade que le Manchot. Aussi, les deux hommes s'étaient rencontrés à quelques reprises. Robert Dumont n'y alla pas par quatre chemins.

– Guimond, écoutez-moi bien. Je ne veux pas causer d'ennuis ni nuire à votre enquête. Je n'ai pas, non plus, l'intention de cacher un témoin important. Mais je suis détective privé, je possède une

agence, j'ai un permis. J'ai donc le droit d'opérer et, tout comme n'importe quel policier, je suis tenu au secret professionnel.

Le sergent-détective voulut parler, mais Dumont continua :

– Non, laissez-moi finir. J'ai bien reçu une lettre explicative de Trottier. J'accepte d'enquêter pour lui. Si j'obtiens des renseignements importants et si je le juge à propos, je vous les communiquerai. Je ne veux pas que vos hommes nuisent à mon enquête. Plus que ça, je demande votre protection. Déjà, les journalistes ont commencé à m'importuner ; je veux qu'on me fiche la paix.

– Vous avez fini, Dumont ?

– Oui, j'ai dit ce que je désirais. J'espère avoir été bien compris.

– Maintenant, vous allez m'écouter. Je sais que votre aide peut nous être grandement utile. Si ce Trottier vous a écrit, c'est probablement parce qu'il est innocent. Donc, votre devoir est de lui conseiller de se livrer immédiatement.

– Je le ferai, si jamais je lui parle. Mais pour moi, c'est un client invisible. Je ne sais où il se cache, je ne sais comment le rejoindre.

– Permettez-moi d'en douter.

– Libre à vous.

– Vous n'avez pas d'objection à ce qu'on fouille vos bureaux, votre appartement et ceux de vos employés ?

Le Manchot ne put s'empêcher de rire.

– Vous êtes sérieux, Guimond ? Vous croyez sincèrement que si je cachais quelqu'un, recherché par la police, je le garderais simplement ici ou encore chez moi. Mais pour qui me prenez-vous, pour un imbécile ?

Guimond parut mal à l'aise.

– J'ai des supérieurs, Dumont, vous le savez fort bien et je dois obéir aux ordres. Si nous travaillons la main dans la main, nous réussirons ; par contre, si nous sommes à couteaux tirés, ça ne fera qu'envenimer et compliquer les choses.

– Tout à fait d’accord. Pour le moment, je vais demander à ma secrétaire de se mettre à la disposition de vos hommes. Ils pourront fouiller partout, sous les meubles, dans les tiroirs...

– Allons, Dumont, ce n’est pas en agissant de cette façon que nous nous entendrons.

Le Manchot donna des ordres à sa secrétaire. Le sergent-détective se préparait à sortir, mais Dumont le rappela.

– Voyons si vous êtes sincère quand vous parlez de coopération. Dans sa lettre, monsieur Trottier dit être revenu à Montréal pour avoir une explication avec sa femme. Elle aurait profité du séjour de son mari à la Baie James pour mener une vie... disons, dévergondée. Trottier, cependant, n’a aucune preuve de ça. Je suis persuadé que les journaux n’ont pas tout dit sur cette affaire. Vous m’éviterez une énorme perte de temps si vous me mettiez au courant de tout ce que vous savez.

Guimond hésita, puis revint vers le bureau de Dumont.

– Selon moi, il ne fait aucun doute que, dans un moment de rage, Trottier a tué sa femme. Nous avons déjà suffisamment de preuves pour le faire condamner.

Dumont lui fit signe de s’asseoir. Et pendant que Guimond causait avec le Manchot, ses hommes fouillaient non seulement les diverses pièces de l’agence, mais inspectaient également les autres locaux de l’édifice.

V

En voulez-vous, des suspects ?

– C’est évident que les journaux n’ont pas tout dit. Ils n’ont pas parlé de la valise de Trottier ; nous l’avons trouvée dans le vestibule de la maison, fit le sergent-détective. Les journaux n’ont pas soufflé mot, non plus, des empreintes digitales.

– Celles de Trottier ?

– Oui. Il y en a partout dans la maison et, surtout, dans la pièce où l’on a trouvé Mariette Trottier. Vous dit-il dans sa lettre qu’il a touché au corps de sa femme ?

– Non.

– Nous en avons la preuve.

Guimond sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en offrit une au Manchot, puis continua :

– Trottier a passé sa fin de semaine à boire. Nous avons retracé toutes ses allées et venues. Il a quitté sa chambre, dimanche soir. Il a pris un taxi pour se faire conduire à Laval. Le chauffeur nous a dit qu’il était ivre mort. Il s’est même endormi dans la voiture.

– Il est descendu près de sa demeure ?

– Non, au moins à un mille de là. Ensuite, nous perdons sa trace. Nous savons qu’il a pris sa voiture, qui se trouvait dans le garage, et qu’il l’a abandonnée dans un terrain vague. Où se cache-t-il ? Nous l’ignorons. C’est la première nouvelle que nous avons de lui depuis lundi matin. Nous pensions qu’il avait pu quitter la ville.

Le sergent-détective lança un nuage de fumée en direction du plafond, puis ajouta :

– Voilà tout ce que nous savons.

– Concernant Trottier, peut-être, mais si nous parlions de sa femme. Vous avez dû interroger des amis, des parents, des voisins ? Et où est le fils de Trottier ? Il en parle dans sa lettre.

– Le jeune Marc est en sûreté chez sa grand-mère maternelle. Quelques voisins nous ont dit que madame Trottier sortait assez souvent depuis quelque temps. Elle recevait également beaucoup de visiteurs.

– Donc, le mot n'est pas trop fort quand j'ai parlé de vie de dévergondée ?

– Non, pas trop.

Le Manchot fit pivoter son fauteuil roulant, se leva et s'approcha de son ancien collègue.

– Supposons que Trottier soit innocent. Vous avez quand même dû envisager cette situation ?

– Oui.

– Alors, vous avez d'autres suspects ?

Guimond glissa sa main à l'intérieur de son veston et sortit un calepin.

– Dans la valise de Trottier, nous avons trouvé des lettres que Mariette a écrites dernièrement à son mari. Elle disait travailler. Eh bien, c'était faux.

– Pourquoi alors le lui faisait-elle croire ?

– Sans doute pour expliquer l'argent qu'elle réussissait à mettre de côté. Mariette Trottier exerçait le vil métier de maître-chanteur.

Le Manchot bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Elle prenait un malin plaisir à faire la connaissance d'hommes mariés, autant que possible des hommes qui ont de l'argent, des hommes qui ont peur du scandale. Alors, après une rencontre ou deux, elle les faisait chanter. Les suspects ne manquent donc pas. J'ai ici les noms de quatre hommes qui ont avoué avoir remis des sommes assez importantes à cette femme.

Dumont s'écria :

– Mais tous ces hommes ont pu tuer madame Trottier. Du moins, ils avaient de bonnes raisons de le faire.

– Peut-être, mais tous les hommes ne sont pas des assassins. Trois autres hommes mariés sont sortis avec madame Trottier ; du moins, nous avons pu les retracer. Mais ils nient qu'elle les faisait chanter. Nous n'avons aucune preuve. Si certaines sommes se sont passées de main à main, ce ne sera pas facile à prouver. Une femme a écrit une lettre de menaces à Mariette Trottier, une autre lui a fait parvenir deux chèques.

Le Manchot allait de surprise en surprise.

– Vous n'allez quand même pas me faire croire qu'elle avait des aventures avec des femmes ?

– Non. Une des femmes, celle qui a écrit, a été mise au courant de la situation par son mari. Quant à l'autre femme, c'est l'épouse d'un homme d'affaires, décédé il y a trois semaines. Mariette Trottier sortait régulièrement avec lui. Elle se préparait sans doute à le faire chanter, à exiger une grosse somme. Nous avons retrouvé des photos d'elle et de cet homme, des photos assez compromettantes.

Malheureusement, le « client » est mort trop tôt. C'était un homme à la conduite irréprochable, aux yeux de tous, un bon père de famille ; la tentation était trop forte, et elle s'est mise en communication avec madame Lajeunesse. Cette dernière a payé, à deux reprises.

– Je suppose que vous avez interrogé toutes ces personnes ?

– Oui.

Le Manchot demanda :

– Et elles ont toutes des alibis ? Elles vous ont toutes dit ce qu'elles faisaient dans la nuit de dimanche à lundi dernier ?

Guimond avoua :

– Non. Lorsque j'ai rencontré ces personnes, je n'avais qu'un but : mieux connaître madame Trottier. J'en suis venu à la conclusion que, si Trottier s'est rendu compte de la vie que menait sa femme, il a pu facilement perdre la tête.

Et le sergent-détective demanda :

– Trottier vous parle-t-il d’une lettre qu’il a reçue à la Baie James ?

Le Manchot mentit :

– Je ne suis pas au courant de ça.

– D’après notre enquêteur à la Baie James, c’est après avoir reçu une lettre que Trottier s’est mis à boire. Il a dit qu’il allait tuer sa femme. Il a proféré des menaces devant plusieurs témoins. Lui qui refusait de prendre quelques jours de congé a décidé de rentrer immédiatement à Montréal. Il a voulu rendre visite à sa femme ; mais, selon une voisine, madame Desbiens, il n’y avait personne. Madame Trottier devait être sortie pour la fin de semaine. Ensuite, nous savons qu’il a passé le temps dans un petit bar, qu’il est resté quelques heures avec une fille de joie. Voilà. Maintenant, vous en savez presque aussi long que moi.

Juste à ce moment, on frappa à la porte du bureau.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

Un policier en uniforme parut dans la porte.

– Nous avons fouillé partout, sergent ; nous n’avons rien trouvé. Il n’y a que cette pièce.

– Laissez, dit Guimond en se levant, il n’y a rien ici. Je vous rejoins.

– Un moment, sergent, fit le Manchot. J’aimerais connaître les noms de ces suspects. Je voudrais faire enquête sur chacun d’eux. Me serait-il possible de posséder une liste avec les noms et adresses ?

Le sergent-détective réfléchit. Il ne voulait pas déplaire au Manchot. D’un autre côté, s’il coopérait trop avec lui, s’il lui fournissait des informations, on pouvait le blâmer.

Le Manchot demanda :

– Vous connaissez Candy Varin, une de mes assistantes ?

– Non.

– Je vais vous la présenter.

Quelques secondes plus tard, Candy entrait dans le bureau du Manchot. Ce jour-là, comme par hasard, Candy avait mis une jupe et un chandail qui moulait parfaitement sa généreuse poitrine. Les policiers, tout comme les journalistes, l'avaient dévorée des yeux. De plus, il était facile de deviner que Candy ne portait rien sous son chandail.

Le Manchot n'aimait pas la voir s'habiller de cette façon. Il lui avait déjà fait certaines remarques. Mais, la veille, il avait téléphoné à Candy.

– J'ai l'impression que demain, nous aurons beaucoup de visiteurs, avait-il dit. Tu comprends ce que je veux dire ? Si tu pouvais les... disons, les distraire... Si on s'occupe de toi, on évitera de nous poser trop de questions.

– Comptez sur moi, Robert. Je passerai pas inaperçue.

Et elle avait fort bien réussi. Le Manchot n'osait pas le lui dire, mais il trouvait qu'elle avait exagéré quelque peu. « Avec un tel chandail, elle aurait pu au moins mettre un soutien-gorge. Mais je suppose qu'elle aime prouver que ça ne lui est pas nécessaire. » Et le sergent-détective Guimond, tout comme ses hommes, ne la quittait pas des yeux.

– Candy, c'est le sergent-détective Guimond de l'escouade des homicides de la police de Laval.

Elle lui tendit la main.

– Je suis enchantée de faire votre connaissance, sergent. Je suis chanceuse, car je trouve que les beaux garçons se font trop rares dans la police.

Guimond rougit légèrement.

– C'est Candy qui communiquera avec vous, sergent. C'est elle qui vous transmettra les informations que nous pourrons recueillir. C'est à elle également que vous pourrez remettre les noms et adresses que je vous ai demandés. Elle peut vous accompagner au poste, vous savez.

Candy lui décocha un sourire qui aurait pu faire trembler n'importe quelle statue.

– J’ai ma voiture. Nous pouvons voyager ensemble. Ordinairement, vous autres, les policiers, vous êtes deux ; alors, votre compagnon pourra ramener votre automobile.

Guimond décida :

– Bon, je vais vous donner ces noms, Dumont, mais vous me tiendrez au courant des résultats de votre enquête.

– Comptez sur moi. Vous donnerez votre numéro de téléphone à Candy et...

La jolie blonde s’écria :

– Comment, son numéro de téléphone ? Mais non, si j’ai des renseignements à lui transmettre, je le ferai de vive voix. Je préfère ça ; pas vous, sergent ?

– Mais... mais oui.

– Alors, allons-y, ma voiture est devant la porte.

Comme Candy allait sortir, le Manchot la retint une seconde par le bras.

– Je t’en prie, n’exagère pas. C’est une agence de détectives, ici, pas une agence de call-girls.

Candy le regarda d’un air moqueur.

– Jaloux, patron ?

– Rapporte-moi cette liste au plus tôt.

Sitôt que le sergent-détective et Candy furent sortis, les autres policiers s’éclipsèrent. Michel entra dans le bureau du Manchot.

– Alors, boss, que vous a dit le sergent ?

– Tout s’est bien passé. Non seulement il a cru notre histoire, mais ils ne reviendront sûrement pas fouiller ici. Nous pourrons installer Trottier dans le gymnase.

– D’autant plus que les policiers qui l’ont visité se sont bien rendu compte que tout était sens dessus dessous. Je leur ai expliqué qu’on se préparait à tout remettre à neuf. Pourquoi Candy est-elle partie avec Guimond ?

– Elle va nous rapporter une liste de noms, tous des gens que nous pouvons considérer comme suspects.

Et il parla à Michel de la conduite de Mariette Trottier.

– Eh bien, dis donc ! Trottier se doutait de rien.

– C'est souvent ce qui arrive. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Si une femme s'ennuie, toute seule, elle peut commettre les pires bêtises. Mariette Trottier avait trouvé ce moyen facile de faire de l'argent. Mais tout ça ne dure qu'un temps. Elle a payé de sa vie. Si Trottier avait su, il ne serait jamais parti au loin, il n'aurait jamais laissé sa femme toute seule. C'est risqué et, bien souvent, l'homme s'en rend compte alors qu'il est trop tard. Tiens, prends ton propre cas, avec Yamata.

Michel parut surpris.

– Qu'est-ce que Yamata vient faire dans cette histoire ?

– Souvent, le soir, tu travailles, tu enquêtes. Le jour, tu n'es jamais là. Si tu as un soir de libre, tu vas retrouver d'anciens amis et tu la laisses seule à la maison.

– Craignez pas, boss, elle s'ennuie pas. Elle aime lire, elle adore la télévision. Et puis, je lui ai dit de se faire des amies, il y a des groupes de femmes dans chaque milieu, des associations...

– D'accord, mais la plupart de ces femmes sont plus âgées que Yamata. Ton amie aime s'amuser, elle aime danser.

– Qui vous a dit ça ?

Le Manchot esquissa un sourire.

– Je me rends compte qu'elle a des secrets pour toi. Un soir, je suis allé au restaurant avec elle, puis nous sommes allés danser.

Michel n'en croyait pas ses oreilles.

– Vous ?

– Eh bien, quoi ? Me prends-tu pour un vieillard ? Ce n'est pas parce que j'ai une main...

– C'est pas ce que je veux dire, interrompit vivement Michel. Vous, vous êtes sorti avec Yamata ! J'ai mon voyage !

– Et si je l’avais invitée, elle aurait accepté une seconde sortie.

Michel, soudain, prit un air sombre.

– Fâche-toi pas, grand imbécile. Tu sais ce que Yamata m’a avoué ? Elle t’aime, mais elle s’ennuie. Elle aimerait te rendre jaloux pour que tu ne la quittes plus, ou encore pour que tu l’invites à sortir de temps à autre un soir.

– Je me demande de quoi elle se plaint ! Si elle trouve le temps long, elle est professeur, elle n’a qu’à aller enseigner ; je ne l’empêche pas.

– Là n’est pas la question. Yamata voudrait être véritablement ta compagne, être à tes côtés. Tu sais, elle peut plaire à bien des hommes et si jamais elle se mettait dans la tête de te rendre jaloux, elle pourrait choisir un autre homme que moi.

Cette courte conversation semblait ennuyer Michel.

– Laissons Yamata de côté, voulez-vous ? Qu’est-ce que je dois faire, moi ? Je m’occupe du cas Trottier ou d’un autre ?

– Candy ne devrait pas tarder. Nous aurons une nombreuse liste de suspects. Nous pouvons enquêter sans crainte. Les policiers ne nous ennuieront pas. Cependant, il nous faudra être excessivement prudents.

– Pourquoi dites-vous ça ? Que craignez-vous ?

– Les suspects que nous questionnerons ont tous été victimes de chantage. Ce sont des personnes qui sont à bout, qui ne veulent plus être ennuyées. Et surtout, il ne faut pas oublier que parmi tous ces suspects, il y en a un qui est probablement allé jusqu’au meurtre.

Lorsque Candy fut de retour avec la fameuse liste, le Manchot l’étudia. Elle contenait sept noms d’hommes et deux de femmes.

– Je vais m’occuper des deux femmes et de ce type, ce Cardin. Vous autres, essayez d’entrer en contact avec les six autres.

– Trois hommes pour moi toute seule, fit Candy. J’adore ce métier de femme-détective.

Michel la calma rapidement.

– Réjouis-toi pas si vite. Si nous divisons nos forces, nous perdrons notre temps. Nous poserons vingt fois les mêmes questions et des détails pourraient nous échapper. Je sais pas si le boss sera d'accord, mais je crois qu'il serait préférable que nous enquêtions à deux.

– Je suis capable de me débrouiller toute seule, protesta Candy.

Mais le Manchot trancha la question.

– Pour une fois, Michel a entièrement raison. Les hommes se méfieront tous de toi. Ils ont tous été les victimes du chantage d'une femme. Donc, ils seront sur leurs gardes. Je te conseille même de te tenir plutôt dans l'ombre. Laisse Michel agir ; donne-lui un coup de main, soit, mais ne va pas prendre d'initiatives.

Candy était loin d'être ravie ; quant à Michel, il jubilait.

– Moi, je vais aller trouver Trottier, fit le Manchot.

– Est-ce bien prudent, boss ?

– Il faut que je lui parle. Je veux savoir s'il connaît des gens parmi ces neuf suspects.

– Eh bien, patron, laissez-moi vous dire une chose. J'ai causé avec le sergent-détective Guimond. J'en ai beaucoup appris.

Candy avait pris un petit air triomphant.

– Le sergent-détective a reçu des ordres précis. Plusieurs hommes, plusieurs détectives ont reçu l'ordre de nous filer. Les patrons du sergent sont persuadés que nous savons où se trouve Claude Trottier.

– Ne t'inquiète pas, Candy, je ne suis pas un enfant d'école. Bien malin celui qui pourra me suivre jusqu'à l'hôtel. Merci quand même de m'avoir prévenu, un homme averti en vaut deux. Maintenant, au travail. Nous avons déjà perdu trop de temps.

Le Manchot laissa partir ses deux acolytes. Posté près de la fenêtre qui donnait sur la rue. Dumont inspectait les environs. Il vit la voiture de Michel s'éloigner et, bientôt, elle fut suivie d'une automobile dans laquelle se trouvaient deux hommes en civil. Quelques secondes à peine s'écoulèrent et une troisième voiture suivit les deux autres.

« Ils ont décidé d'y mettre le paquet ! » Le sergent-détective Guimond avait fait mine de croire tout ce que le Manchot lui avait dit ; mais, quand même, il avait pris ses précautions.

– Deux autres voitures doivent être prêtes à me suivre. Eh bien, allons-y, messieurs, nous aurons sûrement du plaisir.

Le Manchot s'installa au volant de son automobile et démarra rapidement. Il tourna immédiatement le coin de la rue et, avant même que les autres voitures aient eu le temps de le suivre, il s'engouffrait dans la ruelle qui passait à l'arrière de l'édifice où se trouvaient les bureaux de son agence. Une fois qu'il eut pénétré dans la cour arrière, on ne pouvait plus apercevoir son automobile. Robert Dumont descendit rapidement, ouvrit la porte arrière de l'édifice et, un instant plus tard, il pénétrait dans la pièce qui lui servait de gymnase. Rita fut toute surprise lorsqu'elle le vit apparaître.

– Je vous croyais parti.

– Je sais. Les policiers aussi le croient. Tu as les clefs de l'automobile de Candy ?

– J'ai les doubles de toutes les clefs de vos voitures. Vous prenez la sienne ?

– Oui, elle est avec Michel, elle n'aura donc pas à s'en servir. Si des policiers viennent s'informer, tu ne m'as pas vu, je suis parti depuis une quinzaine de minutes.

Cette fois il n'y avait plus aucun policier devant l'édifice et il put se rendre à l'hôtel où Trottier se cachait.

Le Manchot traversa rapidement le hall. Il ne voulait pas attirer l'attention. Lorsqu'il arriva à la chambre de Trottier, il jeta un coup d'œil dans le corridor. Il n'y avait personne. Il frappa discrètement à la porte, mais personne ne répondit. Pourtant, Dumont n'était pas inquiet. « C'est impossible qu'il soit sorti. Il est peut-être dans la salle de bains. J'ai à peine frappé, il n'aura pas entendu. »

Cette fois, les coups résonnèrent plus fort dans la porte. Mais ce fut inutile. Le Manchot devait se rendre à l'évidence. L'homme que la police recherchait si activement lui avait faussé compagnie.

VI

Agression

Candy se retourna, jeta un coup d'œil à l'arrière et laissa tomber :

– Maudit que je déteste ça !

– Qu'est-ce que tu as, encore ?

– On nous suit, on ne nous laisse pas d'une semelle. Comment veux-tu mener une enquête, de cette façon-là ?

Michel tenta de la calmer.

– Moi, je comprends les policiers. Je trouve que le boss est trop crédule. Je connais Guimond, c'est pas un nono. C'est pas pour rien que Laval est venu l'arracher à Montréal. C'est un excellent policier. Il a fait semblant de gober toute l'histoire du patron, mais il a sûrement des doutes. La preuve, c'est qu'il veut pas nous laisser agir.

– Je suppose que nous pourrons même pas questionner les suspects en paix ?

– C'est fort possible. Aussi, j'ai un plan. Tu vas les attirer.

– Comment ça ?

– Si tu descends de voiture, si tu entres dans un édifice et que moi, je demeure au volant, ils vont sûrement te suivre. Alors, je serai libre pour aller questionner les suspects.

– Jamais je n'accepterai ça, protesta Candy. J'en veux assez à Robert de m'avoir collée à toi. Il me traite comme une enfant et voilà que toi, tu veux m'éliminer complètement.

– Mais, comprends donc que c'est pour le bien de l'enquête.

– Dans ce cas, si tu trouves ça essentiel, renversons les rôles. Attire les policiers et moi je m'occuperai des interrogatoires.

– Tu as entendu ce qu'a dit monsieur Dumont ? Tous ceux qu'on doit interroger se méfient des femmes, ils ont été roulés par l'une d'elles.

Mais Candy avait la tête dure.

– Je vais avec toi, un point, c'est tout. C'est par où qu'on commence ?

Michel laissa échapper un long soupir. Il était inutile de vouloir la raisonner. Il lui faudrait se laisser accompagner de Candy.

– Raymond Voisard.

– Pourquoi lui, plus qu'un autre ?

– Tout d'abord, c'est un des types qui ont donné un chèque à Mariette Trottier, mais un seul. Deuxièmement, ce nom me dit quelque chose.

– Tu crois ?

– J'ai déjà entendu ce nom quelque part. Je sais pas où, mais je l'ai déjà entendu. J'essaie de me rappeler, mais ça me revient pas.

– Y a pas rien qu'un chien qui s'appelle Pataud, murmura Candy... ou encore Pitou, ajouta-t-elle au bout d'une seconde, se rappelant le petit nom doux que Yamata donnait à son ami.

– T'es pas drôle.

Bientôt, la voiture se rangea le long de la chaussée.

– Mais, c'est pas une maison privée, ici.

– Non, c'est un édifice à bureaux. Imagine donc que nous sommes en plein jour, au milieu de l'avant-midi. Alors, si ce Voisard travaille, nous courons beaucoup plus de chances de le trouver à son bureau.

Candy surveillait la rue. Une automobile venait de se ranger un peu plus loin. C'étaient sûrement les policiers. La jolie blonde descendit de voiture, s'avança au centre du trottoir et fit un signe de la main aux deux hommes, assis dans la voiture qui les avait suivis.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Ils vont se rendre compte qu'on est pas des poires.

Quelques instants plus tard, les deux assistants du Manchot entraient dans les bureaux de la compagnie Voisard. Michel s'adressa à la réceptionniste.

– Je voudrais voir monsieur Raymond Voisard.

– Vous avez rendez-vous ?

– Non, mais je crois qu'il va nous recevoir. Mon nom est Michel Beaulac, je travaille pour l'agence de détectives privés « Le Manchot » et j'aurais quelques questions à poser à monsieur Voisard en rapport avec l'affaire Trottier.

– Un instant, je vais voir s'il peut vous recevoir.

Au bout de quelques secondes, la jeune fille annonça au couple :

– Ça ne devrait pas être long. Monsieur Voisard est occupé avec un client, mais il va vous recevoir.

– Merci.

À peine cinq minutes plus tard, Michel et sa compagne entraient dans le bureau de Raymond Voisard. L'homme approchait probablement de la cinquantaine. Il était grand, bien bâti, portait une épaisse moustache noire qui faisait contraste avec son crâne presque entièrement dénudé. Un homme avec cette tête-là ne passait jamais inaperçu. Aussi Michel eut-il un sursaut en le reconnaissant.

Cet homme, il l'avait déjà rencontré au club où il voyait ses amis de la pègre. Ce Voisard, il l'avait aperçu dans le bureau d'un des chefs du milieu.

– Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder, fit l'homme en dévisageant Michel. Que désirez-vous savoir ?

– Vous avez connu Mariette Trottier ? demanda Michel.

Voisard ne répondit pas. Il regardait maintenant Candy, la dévorant des yeux.

– Excusez-moi, quel nom avez-vous dit ?

– Mariette Trottier.

– J'ai dit tout ce que je savais à la police sur cette affaire. Mariette Trottier a eu ce qu'elle méritait. Son mari a bien fait de la tuer. Moi, si

j'avais été à sa place, j'aurais fait la même chose.

– Justement, fit Candy, nous croyons Trottier innocent. C'est pour cette raison que nous poursuivons l'enquête. Où étiez-vous dans la nuit de dimanche à lundi dernier ?

– Je regrette, répondit sèchement Voisard, mais je n'ai pas à répondre à de telles questions.

À vous entendre, mademoiselle, on pourrait croire que vous me soupçonnez d'avoir tué madame Trottier.

Michel jeta à Candy un regard qui en disait long.

– Nous ne vous soupçonnons pas du tout, monsieur Voisard. On doit cependant vérifier les alibis de tous ceux qui ont été la victime de Mariette Trottier et...

L'homme haussa les épaules.

– Victime ? C'est un peu fort dans mon cas. Mariette Trottier était une femme qui faisait la sainte nitouche. Elle jouait fort bien les ingénues. Moi, je me suis laissé prendre. Elle m'a reçu chez elle. Puis, elle s'est mise à me téléphoner souvent. Elle voulait que je la rencontre ; elle disait ne pas avoir d'argent et comme elle commençait à me tomber sur les nerfs, je l'ai envoyée promener. Ça n'a pas été long : le lendemain, je recevais une photo. Elle et moi, dans sa chambre. Vous parlez d'une petite baveuse. Une caméra installée dans sa chambre à coucher ! Ça prend une femme qui... En tout cas, un de mes hommes est allé lui remettre un chèque et a pris les négatifs. Voilà, c'est tout.

– Elle n'est pas revenue à la charge ? demanda Candy.

– Non, elle a parfaitement compris qu'elle était mieux de ne pas se frotter à moi. Charlie lui a fait entendre raison. Je n'ai plus eu de ses nouvelles.

– Maintenant, intervint Michel, refusez-vous toujours de nous dire où vous étiez dans la nuit de dimanche à lundi ?

Voisard esquissa un sourire malin.

– Si vous voulez une liste de noms, je puis vous en donner une. Disons que j'étais avec des amis. Nous avons joué aux cartes. Ça vous suffit ?

Le grand Beaulac lança alors deux noms qu'il connaissait, deux noms mêlés de près à la haute gomme de la pègre.

– Bartino, par exemple... ou encore, monsieur Lionel ?

Brusquement, Voisard se leva.

– J'aime pas beaucoup que des privés mettent leur nez dans mes affaires.

Tout en se levant, l'homme avait appuyé sur un bouton. Il s'avança vers Michel.

– J'ai assez perdu de temps avec vous deux.

Puis, jetant un coup d'œil à Candy, il ajouta :

– C'est pas en te faisant accompagner par une guidoune que ça va changer quelque chose.

Candy bondit.

– Je vais vous en faire, moi...

– Toi, ta gueule, fit l'homme en poussant Candy dans son fauteuil. Qu'est-ce que t'essayais de faire ? Me charmer ? Des filles comme toi, je puis en avoir comme ça.

La porte s'ouvrit et deux colosses parurent.

– Ces messieurs vont vous reconduire. Non, vous allez sortir par la porte de service. Je n'aime pas que mes clients rencontrent des gens de votre espèce.

L'un des colosses poussa Candy dans le dos.

– Marche, la belle. Plus vite que ça.

Michel voulut porter la main à sa ceinture, mais il reçut aussitôt un coup derrière la tête.

– Oh non, tu ne joueras pas du revolver ici, fit Voisard.

Il désarma Michel.

– Inquiète-toi pas, on fera parvenir ton tire-pois au bureau de ton agence. Un conseil : reviens pas me questionner, car tu pourrais bien te retrouver six pieds sous terre. Et puis, oublie les deux noms que tu as prononcés tout à l'heure.

Rapidement, Candy se retourna, saisissant le poignet d'une des deux brutes. Une seconde plus tard, l'homme se retrouvait les quatre fers en l'air. Voyant Candy agir, Michel fonça sur l'homme qui l'avait frappé, lui lançant un direct vers la mâchoire. Mais le colosse évita le coup de justesse.

– C'est assez, cria Voisard. Forcez-moi pas à me servir de cette arme.

L'homme que Candy avait projeté s'était remis sur pied. Voisard la tenait en joue. Le colosse s'approcha de la jolie blonde et lui asséna un violent coup de poing dans le ventre. Candy étouffait. Elle était pliée en deux et avait peine à respirer. Quant à Michel, il ne pouvait rien faire, lui non plus. Il reçut un coup de poing qui l'atteignit à la tempe. Il tomba à genoux et il sentit vaguement un pied s'enfoncer dans ses côtes.

– Dehors, hurla Voisard.

L'un des hommes ouvrit la porte tandis que l'autre, saisissant Candy par les cheveux, la tirait brutalement. Puis, lorsqu'elle fut près de la porte, il lui donna une vigoureuse poussée et elle tomba dans l'escalier. Elle entendit un bruit derrière elle et eut juste le temps de se déplacer, car Michel aurait pu atterrir sur elle. La porte, en haut, venait de se refermer.

– Les sacraments, ils l'emporteront pas en paradis, gronda Michel en tentant de se remettre sur pied.

– Si j'attrape un de ces gros cochons-là, je vais en faire de la saucisse, haleta Candy qui avait encore de la difficulté à respirer.

Ils poussèrent la porte au bas de l'escalier, et ils se retrouvèrent dans une ruelle.

– Qu'est-ce que tu as dit pour le mettre dans cet état ? demanda Candy. Qui sont les deux types que tu as nommés ?

– Des chefs du milieu. Je me demandais où j'avais rencontré Voisard ; je le sais maintenant. il est mêlé à la pègre.

– Dans ce cas, fit Candy, c'est sûrement le genre d'homme qui acceptera jamais qu'on le fasse chanter. Pour moi, c'est lui ou ses amis qui ont éliminé madame Trottier.

– Tire pas tes conclusions trop vite, Voisard semble pas du tout connaître Trottier. Il a rencontré la Mariette par hasard. Or, si Trottier a dit la vérité, l'assassin lui avait tendu un piège en lui écrivant une lettre anonyme, il avait préparé son coup de longue main. Non, c'est pas de cette façon que la pègre agit. Si Mariette Trottier était revenue à la charge contre Voisard, elle se serait retrouvée au fond du fleuve avec un bloc de ciment au cou. On aurait pas encore repêché son cadavre.

Ils se dirigèrent vers leur voiture. Ils s'efforçaient de marcher le plus naturellement possible, afin de ne pas attirer l'attention des policiers qui les surveillaient. Ils montèrent dans leur auto.

– Où allons-nous ? demanda Candy. Questionner un autre suspect aussi aimable ?

– On va à ton appartement.

– Chez moi ? Mais pourquoi ?

– Tu vas t'habiller, ragea Michel. Te rends-tu compte que c'est toi qui as tout gâché ? Voisard, en te voyant, t'a jugée tout de suite.

Candy n'osa pas répliquer. Elle ne pouvait faire autrement que d'admettre qu'en s'habillant de cette façon, elle s'attirait des tas d'ennuis. Aussi, lorsque dix minutes plus tard, elle sortit de son appartement, elle avait revêtu une petite robe, plutôt ample, qui la moulait beaucoup moins et lui donnait un air un peu plus sage.

*

Le Manchot regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans le corridor. Il glissa la main droite dans sa poche et sortit un trousseau de clefs. À ce trousseau, il avait joint une petite lime, une tige de fer, un morceau de mica, enfin, tout ce qu'il fallait pour pouvoir ouvrir facilement une porte.

Il ne mit pas grand temps à faire jouer la serrure. Il entra rapidement dans la chambre de Trottier. L'homme était étendu sur son lit, couché à plat ventre. Rapidement, Robert Dumont, craignant le pire, s'approcha du lit. Juste à ce moment, Trottier bougea, grogna

et continua de dormir. Sur la table de chevet, le détective aperçut deux bouteilles, deux 26 onces et toutes les deux étaient vides.

– Ivre, encore ivre mort. Il n’a pas eu suffisamment de problèmes avec cette maudite boisson.

Il se mit à secouer Trottier.

– Allons, réveillez-vous.

Il le gifla et, enfin, Trottier ouvrit les yeux.

– Qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce qu’il y a ?

La barbe de Trottier avait continué de pousser. Petit à petit, il devenait méconnaissable.

– Debout, ordonna le Manchot.

– Ah, c’est vous, bredouilla Trottier. Il était temps. Je commençais à trouver les journées longues, moi, ça fait deux jours que je suis pas sorti d’ici.

– Déshabillez-vous, et plus vite que ça.

Le Manchot l’aida à retirer ses vêtements, le poussa vers la salle de bains, ouvrit la douche et força Trottier à s’installer sous l’eau glacée. L’homme se mit à crier.

– Hé ! vous allez me faire attraper mon coup de mort.

– Cesse de crier comme un porc qu’on étripe.

– C’est assez ! Je gèle ! J’en peux plus.

Trottier cherchait à sortir, mais le Manchot le tenait solidement de sa main gauche, cette main artificielle qui développait beaucoup plus de force qu’une main naturelle.

– Hé, vous m’écrasez le bras.

– Ta gueule ! Je vais t’apprendre à te soûler, moi.

Lorsque Trottier se fut calmé, le Manchot lui ordonna de demeurer sous la douche et il téléphona au restaurant, demandant au garçon d’apporter du café.

– Un café ?

– Pas un, un pot de café, j’en ai besoin pour me réveiller. J’ai pris un verre de trop.

– Bien, monsieur, ce ne sera pas long.

Lorsque le café fut arrivé, Dumont ordonna à Trottier de sortir de la douche. Il le frictionna vigoureusement, le fit s'habiller puis l'obligea à avaler deux cafés.

– Qu'est-ce qui vous a pris de boire de cette façon ? lui demanda enfin le Manchot.

– Mettez-vous à ma place. Je suis enfermé ici, je n'ose pas demander les journaux. On a à peine parlé de l'affaire à la radio. Vous ne me donnez aucune nouvelle. Je ne puis sortir...

– Comment avez-vous obtenu cette boisson ?

– J'ai regardé dans l'annuaire téléphonique. Il y a un magasin de la Société des alcools, juste au coin de la rue. Je n'ai pas pris de chance. J'ai mis mon chapeau, mes lunettes de soleil, puis je suis descendu par l'escalier et suis sorti par une porte qui donne dans la ruelle. Comme je savais que je ne serais absent que quelques minutes, j'ai glissé un bout de bois dans la porte pour l'empêcher de se refermer. Personne ne m'a vu, à l'exception du commis qui m'a servi, évidemment, mais je crois pas avoir attiré son attention.

Le Manchot lui reprocha :

– Une fois en boisson, vous perdez la tête, vous ne savez plus ce que vous faites. Je suppose que vous aviez oublié ça, aussi ?

Trottier regarda autour de lui.

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Mes souliers. J'ai pas voulu courir de risques. Quand j'ai eu ma boisson, je ne voulais plus sortir et je les ai cachés. Mais voilà, je ne me souviens plus à quel endroit.

Il les trouva enfin sur une tablette, dans le haut du placard.

– Comme vous pouvez le constater, je ne suis pas si fou.

Il était complètement dégrisé. Le Manchot pouvait donc lui poser des questions. Il lui conta tout d'abord tout ce qui s'était passé au cours des deux derniers jours.

– Le sergent-détective Guimond s'est montré compréhensif et il m'a fourni une liste de noms, une liste de suspects. J'ai neuf noms,

en tout.

Trottier sursauta :

– Vous voulez dire qu’il y a neuf personnes qui en voulaient suffisamment à ma femme pour la tuer ? Mais bon yeu, qu’est-ce qu’elle pouvait leur faire ?

– Aussi bien tout vous dire. Votre épouse ne travaillait pas.

– Pourtant, dans ses lettres, elle me disait qu’elle se mettait beaucoup d’argent de côté.

Le Manchot parla de chantage, de la vie qu’avait menée Mariette. Trottier était complètement abattu.

– Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-elle fait ça, pourquoi ?

– Elle s’ennuyait, elle voulait que vous reveniez au plus tôt ; mais vous, votre but, c’était d’amasser de l’argent. Petit à petit, elle a sombré dans la neurasthénie. Elle s’est mise à sortir avec des hommes, puis elle a décidé de les faire chanter. Votre femme, je crois, aimait beaucoup la photographie ?

– Qui vous a dit ça ? Oui, elle a déjà travaillé pour un photographe.

Ça expliquait tout. Dumont ne cacha rien à Trottier. Puis, prenant la liste de noms que lui avait remise Guimond, il lui recommanda :

– Réfléchissez bien avant de répondre. Je vais vous donner un nom. Vous me direz si vous connaissez cette personne. Si vous n’avez pas tué votre femme, nous avons de bonnes raisons de croire que c’est la personne qui vous a écrit cette lettre anonyme qui en est coupable. Donc, elle vous connaît, elle savait de quelle façon vous réagiriez. Vous êtes prêt ?

– Oui.

– Je commence. Maurice Granger, quarante-deux ans, marié, père de deux enfants.

– Connais pas.

– Hubert Lajeunesse. Cet homme est décédé il y a quelques semaines et...

– Attendez... Lajeunesse... Oui, je le connais ; oh, très peu. Je l’ai rencontré une ou deux fois. Ma femme a travaillé dans ses bureaux. C’est son ancien patron. Ne me dites pas qu’elle l’a fait chanter ?

– Non seulement elle a fait chanter Lajeunesse mais, après sa mort, votre épouse a tenté de soutirer de l’argent à madame Lajeunesse.

Le Manchot prenait des notes.

– Raymond Voisard, marié. C’est tout ce que je sais.

– Je n’ai jamais entendu parler de lui.

Déjà, le Manchot avait rayé, temporairement, les noms de Granger et de Voisard de sa liste.

– Jacques Boivin...

– Jacques, mais oui, je le connais très bien. Nous sortions souvent, Mariette, Reine, Jacques et moi. Je ne peux pas croire qu’elle soit sortie avec lui.

Le Manchot nomma ensuite Hector Beaudry et Henri Huneault. Trottier ne connaissait pas ces deux hommes.

– André Croteau.

Trottier réfléchit.

– Croteau... ce nom ne m’est pas inconnu. Vous avez son adresse ?

Le Manchot la donna.

– Mais oui, c’est ça, Croteau demeurait près de chez nous avant qu’on aille habiter à Laval. Mais si je me souviens bien, c’était un homme passablement âgé.

– Soixante-deux ans, aujourd’hui.

– Incroyable ! S’intéresser à un type de cet âge-là.

– Gérard Gauthier, ça vous dit quelque chose ? Madame Gauthier s’est mise en communication avec votre épouse, disant qu’elle était au courant de tout et qu’elle ne paierait pas un sou.

– Non, je connais des Gauthier... mais pas de Gérard. Vous savez, Gauthier, c’est un nom très répandu.

Le Manchot mit un point d'interrogation au bout du nom de Gauthier, puis donna le dernier nom.

– Patrice Lucas.

– Connais pas. Mais attendez... Il y a un dénommé Lucas qui travaille avec moi à la Baie James. Nous sommes bien amis tous les deux. Je lui parlais souvent de Mariette.

– Très intéressant.

Le Manchot avait maintenant une liste de cinq noms.

– Trois que vous connaissez assez bien. Hubert Lajeunesse, ancien patron de votre épouse ; Jacques Boivin, un ami d'assez longue date ; et André Croteau, votre ex-voisin. Enfin, il se peut que Patrice Lucas soit parent avec l'homme que vous avez connu à la Baie James. Enfin, il y a ce Gauthier. Vous avez connu des Gauthier, mais le prénom ne vous dit rien.

Le Manchot savait que Michel et Candy avaient commencé les interrogatoires. Il pourrait, de cette façon, éliminer, petit à petit, tous les suspects.

Il appela immédiatement chez Patrice Lucas. Ce fut une femme qui répondit.

– Dites-moi, madame, votre mari serait-il parent avec un monsieur Pierre Lucas qui travaille à la Baie James ?

– Oui, c'est son frère. Pourquoi ?

– J'arrive de la Baie James. J'ai tenté de rejoindre monsieur Lucas dimanche soir, mais il n'y avait personne. Pourtant, j'avais le bon numéro.

La femme répondit aussitôt :

– Nous étions à Mont-Laurier en fin de semaine. Nous avons un camp. Nous ne sommes descendus que lundi matin. Si vous voulez rappeler ce soir, mon mari sera sûrement très heureux de vous parler.

– Je vous remercie, madame.

Le Manchot réfléchit quelques secondes. Ce nommé Lucas avait un alibi pour la nuit du crime. D'un autre côté, il était au courant,

grâce à son frère, des moindres faits et gestes de Trottier.

– Est-ce que vous allez me garder enfermé longtemps ici ?

– Non. Vous allez m'accompagner. Je vais vous conduire à mon bureau.

– Hein ?

– Nous avons établi un plan. Mais il nous faut être excessivement prudents. Vous allez faire exactement ce que je vais vous dire. Autrement, les policiers qui surveillent mon bureau vous mettront le grappin dessus.

Et quelques minutes plus tard, les deux hommes quittaient l'hôtel. Trottier s'installa à l'arrière.

– Lorsque la voiture sera en marche, couchez-vous entre les deux sièges. Il y a une couverture sur la banquette. Vous la placerez par-dessus vous et lorsque j'arriverai au bureau, ne bougez pas de là. Attendez que quelqu'un vienne vous chercher.

– Un instant, monsieur Dumont. Combien de temps vais-je rester enfermé dans votre bureau ? Je n'en peux plus, moi, je veux revoir mon fils.

Le Manchot le rassura au sujet du jeune Marc.

– Nous continuons notre enquête. Si seulement la mémoire pouvait vous revenir, ça nous aiderait énormément.

– J'ai beau me creuser la tête... Je me souviens d'avoir quitté la maison de chambres. Je me souviens d'être descendu d'un taxi et d'avoir marché, j'avais ma valise. Je suis certain que j'ai ouvert la porte... c'est vague, mais je me rappelle de ça. Ensuite, c'est fini, c'est noir, c'est un trou.

Le Manchot songea au coup que Trottier avait reçu au sommet du crâne. C'était peut-être ce coup qui lui avait fait perdre la mémoire. Une lueur d'espoir apparut dans le regard du Manchot. Un plan commençait à se dessiner dans la tête du détective. Maintenant que le nombre des suspects diminuait, il y aurait peut-être un moyen de tendre un piège.

VII

Un chien dangereux

Le Manchot avait stationné la voiture de Candy devant son bureau et il en était descendu sans se cacher. Il n'entra pas dans l'édifice. Rapidement, il se dirigea vers la ruelle. Quelques instants plus tard, il montait dans sa propre voiture. Il prit son temps, afin d'être certain d'être bien suivi. Lorsqu'il sortit de la ruelle, il aperçut une voiture dans laquelle se trouvaient deux hommes. Dumont sourit : « Guimond va sûrement me demander des explications. Il va trouver mon comportement plutôt curieux. » Tout en conduisant et en s'éloignant de l'édifice, il décrocha le récepteur de son appareil, composa le numéro de l'agence.

– Vous avez fait sortir tous les clients, Rita ?

– Oui, j'ai dit que vous deviez vous absenter. Je suis seule.

– Allez-y et faites ça rapidement.

Quelques secondes plus tard, la secrétaire ouvrait la portière arrière de la voiture de Candy, en faisait sortir Trottier et tous les deux entraient rapidement dans les locaux de l'agence.

Quant au Manchot, après s'être promené dans les rues avoisinantes, il revint se stationner devant le bureau, descendit et, à son tour, pénétra dans l'édifice.

– Il est dans le gymnase, dit aussitôt Rita. Je lui ai montré le coin que j'ai préparé dans le placard. Si je lui donne le signal, il peut se glisser derrière de grosses boîtes. On le trouvera pas à cet endroit.

Le Manchot réussit à rejoindre Michel. Il était au volant de sa voiture.

– Avez-vous pu interroger des témoins ?

– M'en parlez pas. On aurait pu se faire tuer, Candy et moi. Ensuite, nous avons perdu notre temps. On a cherché à en rejoindre

deux, mais ils sont absents.

– Dans ce cas, revenez immédiatement ici. Il y a du nouveau.

En attendant l'arrivée de ses deux collaborateurs, le détective décida de s'occuper des suspects dont il avait pris les noms. Le Manchot avait sa propre méthode de travail. Il détestait se déranger inutilement. Il préférait appeler ceux qu'il voulait voir et prendre rendez-vous.

« Lajeunesse, Hubert. Décédé. Mariette Trottier a fait chanter l'homme, puis ensuite la veuve. Mariette Trottier connaissait bien monsieur Lajeunesse, ayant déjà travaillé pour lui. »

Il entendit sonner, à l'autre bout du fil, puis on décrocha.

– Allô, fit une voix de femme.

– Je voudrais parler à madame Hubert Lajeunesse.

Pendant que le Manchot posait sa question, il entendit des jappements à l'autre bout du fil.

– Excusez-moi, je reviens dans une seconde. La seconde dura en réalité un peu plus d'une minute, puis la voix reprit :

– J'ai fait sortir Ricki, je n'entendais rien. Que désirez-vous ?

– Vous êtes madame Hubert Lajeunesse ?

– Non, je suis sa fille.

– J'aimerais parler à madame Lajeunesse.

– Je regrette, monsieur, mais maman est au repos. Elle est suivie par son médecin. Je puis peut-être vous être utile ?

– Mon nom est Robert Dumont, on m'appelle aussi le Manchot.

– Oh !

– Je vois que vous avez entendu parler de moi.

– Oui... et non. J'ai lu votre nom dans le journal. Vous vous occupez de l'assassinat de madame Trottier ?

– Oui, c'est ça.

Juste à ce moment, le détective entendit des éclats de voix :

– Non, laisse-moi lui parler, tu entends. Je veux lui parler. Si tu ne lâches pas le téléphone...

– Tu n'es pas raisonnable, maman.

Cette fois, ce fut une autre voix qui s'adressa à lui, une voix plus dure, mais également beaucoup plus nerveuse.

– C'est vous, le fameux Manchot ? Je ne vais vous dire qu'une chose, monsieur. Fichez-moi la paix. J'ai dit tout ce que je savais aux policiers. J'en ai assez de cette affaire. Madame Trottier est responsable de la mort de mon mari.

Avant même que le Manchot ait eu le temps d'ajouter un mot, elle continua, après avoir repris son souffle.

– Je croyais que vous étiez un homme intègre, honnête, monsieur Dumont, mais je me suis trompée. Vous aidez un criminel, vous le soustrayez à la justice...

– Madame, Claude Trottier est innocent.

– C'est ce que vous tentez de faire croire à tout le monde. Remarquez que j'approuve cet homme d'avoir tué sa femme. Cessez de le défendre, toutes les preuves sont contre lui, que voulez-vous de plus que ses empreintes digitales sur les lieux du crime ? Et puis, le journal mentionne qu'il avait fait des menaces devant des témoins, c'est pas suffisant ? Cessez de défendre les coupables et fichez la paix aux innocents.

Et brusquement, elle raccrocha.

« Sa fille a bien raison, songea le Manchot, cette femme n'est sûrement pas remise du choc qu'elle a reçu lors de la mort de son mari. »

Candy et Michel venaient d'arriver et le Manchot les fit passer dans son bureau.

– J'attends votre rapport. Michel prit la parole et conta ce qu'il leur était arrivé au bureau de Raymond Voisard.

– Très intéressant, murmura Dumont.

– Ça paraît que c'est pas vous qui avez été jeté en bas de l'escalier, murmura Candy.

– Ensuite, continua Michel, nous avons tenté de visiter d'autres suspects, ceux dont nous avions pris les noms, mais ils travaillent ou, encore, ils sont absents, tout simplement.

Le Manchot prit sa liste.

– Trottier est rendu ici, dit-il. Il s'installe présentement dans le gymnase. Quant aux suspects, j'avais déjà diminué le nombre à quatre, puis à trois ; mais, maintenant, je vais ajouter le nom de Voisard sur cette liste.

Candy et Michel prenaient des notes.

– Tout d'abord, Voisard. C'est sûrement un homme capable de tuer ou, encore, d'engager quelqu'un pour faire le travail. Il a payé madame Trottier, vous ne trouvez pas ça surprenant de la part d'un type qui fréquente la pègre ?

– Pas du tout, répondit aussitôt Michel ; moi, je les connais, ces types-là. Ils sont très orgueilleux. Voisard est un haut placé. Il lui faut éviter le scandale à tout prix. Il décide donc de payer mais il met madame Trottier en garde en lui dépêchant ses gorilles. Je trouve ça très normal.

– Mais si Mariette Trottier est revenue à la charge...

– Oh là, fit Michel, c'est comme si elle avait signé elle-même son arrêt de mort. Mais vous oubliez une chose importante, boss. Voisard ne connaît pas Trottier, il n'a jamais eu affaire à lui, et pourtant tout semble indiquer que l'assassin a tendu un piège au mari.

Le Manchot conclut :

– Gardons quand même ce nom sur la liste, puisqu'il y a déjà celui de madame Lajeunesse.

Et il raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec la veuve de celui qui avait été le patron de Mariette Trottier.

– Cette dame Lajeunesse me paraît passablement déprimée. Je n'ai fait que lui parler au téléphone, mais elle ne semble pas être le genre de femme à pouvoir préparer un crime de la sorte. Continuons. Il y avait le nommé Lucas, mais il était à l'extérieur de la ville, toute la fin de semaine ; il n'est rentré à Montréal que le lundi.

Tous les autres, à l'exception de Jacques Boivin et d'André Croteau, ne connaissaient pas Trottier. Rayons-les, du moins temporairement, de notre liste. Il faudra donc enquêter sur ces deux-là. Les Boivin sont des amis de longue date des Trottier. Madame Boivin se prénomme Reine et les deux couples sortaient souvent ensemble. Quant à Croteau, c'est un homme de soixante-deux ans, ancien voisin des Trottier avant qu'ils n'habitent à Laval.

– Candy devrait s'occuper de lui. Elle a beaucoup de succès avec les vieux, ricana le grand Beaulac.

– Toi, fiche-moi la paix. Je suis pas d'humeur à écouter tes blagues, surtout qu'elles sont loin d'être drôles.

Le Manchot décida :

– Nous allons quand même nous diviser le travail. Vu que j'ai parlé à madame Lajeunesse, je vais aller lui rendre visite, même si elle ne veut pas me recevoir. Toi, Michel, occupe-toi des Boivin et Candy rencontrera monsieur Croteau. Ensuite, nous nous retrouverons ici et il est probable que, ce soir, nous tenterons le grand coup.

– Vous avez un plan ? questionna Michel.

– Oui, et c'est Trottier lui-même qui me l'a donné en me disant qu'il se souvenait de certaines choses. En vérité, il se souvient de tout jusqu'à ce qu'il ait été frappé sur la tête. J'en viens donc à la conclusion que c'est ce coup qui lui a fait perdre la mémoire. Si notre plan a réussi, l'assassin craint que Trottier ne recouvre la mémoire, qu'il ne le reconnaisse, n'est-ce pas ? Eh bien, écoutez bien. Voici ce que j'ai l'intention de faire.

Et il expliqua son plan à ses deux acolytes.

– Maintenant, au travail. Le temps passe, je n'ai pas mangé.

– Nous non plus, fit Candy. Mais ma visite chez ce Voisard m'a coupé l'appétit. Moi, je trouve que vous rayez son nom trop vite de la liste. Lui et sa bande sont des assassins. Qui nous dit que l'arrivée de Trottier, chez lui, n'a pas été le fait du hasard ? Nous, à cause de la lettre anonyme, on croit à un plan très bien échafaudé. par le coupable. Mais si ce n'était pas le cas ?

Le Manchot l’approuva.

– Tu as peut-être raison, Candy. Aussi, j’ai bel et bien l’intention d’inviter Voisard à notre réception.

– Ce soir ? demanda Michel.

– Ça dépend. Si nous sommes suffisamment avancés dans notre enquête.

Michel Beaulac s’arrêta dans un restaurant à service rapide, avala un coke et un hamburger et se rendit chez les Boivin.

Une femme dans la quarantaine, fort jolie, vint ouvrir la porte au détective, qui s’identifia. Elle n’hésita aucunement à laisser entrer Michel.

– Je m’attendais à recevoir la visite du Manchot, dit-elle. Vous travaillez pour lui ?

– Oui. Nous avons appris que votre mari a déjà versé de l’argent à madame Trottier afin d’acheter son silence.

Elle fit asseoir Michel, lui servit à boire et, très calmement, déclara :

– Nous avions perdu Mariette et Claude de vue depuis quelques mois, soit depuis qu’il est parti pour la Baie James. Autrefois, nous sortions souvent ensemble. Mais je ne savais pas que Mariette s’intéressait à Jacques. Remarquez que ça ne me surprend pas. Je le savais très flirt... mais je la croyais mon amie. C’était un service à rendre à Claude que de le prévenir. Mais, c’est Jacques que je ne comprends pas.

– Comment ça ?

– Il m’a trompée avec cette salope, dit-elle avec rage. Ensuite, elle lui a fait parvenir des photos qu’elle avait prises, dans sa propre chambre. Ça prend une femme pas mal écœurante pour tromper son mari, dans sa propre maison, alors que son enfant dort dans une pièce voisine.

Michel prit une gorgée de sa boisson gazeuse, puis demanda :

– C’est votre mari qui vous a dit que l’enfant était là ?

– Oui. Jacques m'a tout avoué. Il m'a dit qu'il avait peur que Mariette me raconte tout. Il préférait m'avouer la vérité. J'ai vu les photos. C'est pas trompant, j'en tremble encore.

Elle plaça ses mains devant sa figure, reprit lentement son calme, puis :

– J'étais décidée à pardonner, à tout oublier. Jacques avait pourtant eu sa leçon. Mais en fin de semaine, quand il m'a dit qu'il devait s'absenter, samedi et dimanche pour assister à un congrès, j'ai trouvé ça louche. Il ne m'en avait pas parlé à l'avance. J'ai appelé son meilleur ami, et ce dernier m'a confirmé qu'il partait avec Jacques. Mais samedi, ça me fatiguait. Depuis cette histoire avec Mariette, j'étais jalouse. J'ai réussi à rejoindre la secrétaire du président du bureau où travaille mon mari. Naturellement, je ne me suis pas identifiée. J'ai simplement demandé si elle savait où je pourrais rejoindre son patron, j'ai dit que c'était urgent, que j'avais entendu parler d'un congrès...

Comme elle ne disait plus un mot, Michel conclut :

– Il n'y avait pas de congrès ?

– Non. Vous ne pouvez pas croire quelle journée j'ai vécue, samedi. J'étais certaine que Jacques passait la fin de semaine avec une autre femme. Ma décision est prise, je vais demander le divorce. Là, j'en ai par-dessus la tête.

– Vous semblez croire que votre mari a passé la fin de semaine avec madame Trottier ?

– J'en suis certaine. Elle l'a fait chanter et, malgré tout, il continuait à la voir. Je ne comprends pas. Samedi soir, puis dimanche matin, j'ai téléphoné chez les Trottier. Ça ne répondait pas. Alors, dimanche soir, j'ai pris ma voiture et me suis rendue à Laval. Il pouvait être minuit lorsque j'ai vu la voiture de Jacques s'engager dans le rang qui menait à la maison des Trottier. Mariette était assise à l'avant, près de lui.

Le grand Beaulac cachait mal son énervement.

– Ensuite ? Dites-moi ce qui s'est passé.

– Je l’ignore. Je suis revenue à la maison. Jacques est rentré vers les deux heures trente. Nous avons eu une scène terrible. Il m’a avoué qu’il aimait Mariette, qu’elle était prête à se séparer de son mari. Plus que ça, fit-elle en éclatant en sanglots, il m’a dit qu’il l’avait toujours aimée.

– Quelle a été sa réaction quand il a appris la mort de Mariette ?

– Je l’ignore. Jacques a quitté la maison à la suite de notre dispute, je ne veux plus le voir. Quant à Claude, je suis prête à témoigner pour lui. On ne peut le reconnaître coupable d’avoir tué sa femme. Il n’a fait que rendre service à la société. Le petit Marc sera cent fois mieux élevé dans un orphelinat que par cette femme qui n’aurait jamais dû être mère.

Elle pleurait de plus en plus. Michel tenta de la consoler.

– Allons, madame Boivin, calmez-vous. Vous êtes jeune, jolie, je suis certain que de beaux jours viendront pour vous.

– C’est pas juste, cria-t-elle soudain. Moi j’ai toujours voulu avoir un enfant.

Michel se sentait complètement impuissant devant la crise de larmes de Reine Boivin. Il lui offrit un peu d’eau, mais elle ne voulait rien.

– Je vous en prie, laissez-moi, je n’en puis plus. Voyez-vous... monsieur... c’est que... mon mari, je l’aime toujours.

– Madame Boivin, je voudrais causer avec lui. Où puis-je le rejoindre ? Vous savez où il habite... ou encore, à son travail ?

– À son travail... oui... le numéro... là, le bottin, près du téléphone.

Michel trouva le numéro. Reine Boivin était un peu plus calme, mais pleurait toujours, silencieusement. Aussi, le jeune détective sortit sans lui dire un mot de plus. Cependant, une fois dans sa voiture, il tenta d’entrer en communication avec le Manchot. Mais il n’était ni au bureau, ni dans sa voiture.

– Oh ! Oh ! Il va être content de moi. Jacques Boivin doit sûrement en savoir très long sur ce qui s’est passé. C’est lui qui est allé reconduire Mariette Trottier... c’est peut-être lui qui a assommé Trottier.

Le grand Beaulac, déjà, dénouait dans sa tête tout ce qui avait dû se passer chez les Trottier, ce soir-là. « Mais oui, je l'ai, j'ai trouvé la solution ! Madame Boivin a laissé échapper une phrase de trop, tantôt, en disant que c'était un service à rendre à Claude que de le prévenir. Ce doit être elle qui a écrit la lettre anonyme et a tout avoué à son mari. Boivin va reconduire madame Trottier. Il frappe le mari à la tête, tue la femme et s'en retourne chez lui. C'est aussi simple que ça. »

Mais au bout d'un moment, le détective se gratta le sommet du crâne d'un air embêté. « Y a rien qu'une chose. Pourquoi Boivin aurait-il tué Mariette Trottier ? Non seulement il a dit à sa femme qu'il l'avait toujours aimée, mais il lui a même pardonné son chantage. La preuve, c'est qu'après avoir payé, il a décidé de continuer à sortir avec elle. Non, ça cloche quelque part. Si seulement monsieur Dumont était avec moi, il aurait tôt fait de me débrouiller tout ça. »

Si Michel ne put rejoindre le Manchot, il entra toutefois en contact avec Candy.

– As-tu vu ton bonhomme de soixante-deux ans ?

– Parle-moi pas de lui, fit Candy. Il a peur de toutes les femmes, maintenant. Il pensait que je voulais le faire chanter. Pour un petit vieux, c'en est un. On lui donnerait près de soixante-dix ans. Sa femme est encore plus vieille que lui, mais elle est riche. Le bonhomme a peur de perdre tout l'héritage, si jamais sa vieille apprenait qu'il essaie de jouer les don Juan avec les jeunes. Il m'a presque mise à la porte.

– Donc, il n'est pas l'assassin ?

Candy ne put s'empêcher de rire.

– Lui ? C'est le genre d'homme qui reculerait devant une mouche. Et toi, as-tu eu plus de succès ?

– Et comment ! Quand on est habile, on réussit toujours à arracher la vérité aux suspects. Décourage-toi pas, ça viendra avec le temps. Je sais qui a écrit la lettre anonyme, je sais où Mariette Trottier a passé la fin de semaine, et avec qui. Je sais qui est allé la reconduire chez elle ce dimanche soir-là. C'est assez pour toi ?

– Je te crois pas.

– Eh bien, rentre au bureau. Le patron devrait pas tarder. Je lui ferai mon rapport devant toi. Tu vas crever de jalousie !

*

C’était un véritable domaine qu’habitaient les Lajeunesse. Des parterres à la pelouse d’un vert chatoyant et lisse comme un tapis de billard, des fleurs multicolores bordaient des allées recouvertes d’un sable rougeâtre. Au centre de ces jardins, on pouvait voir des fontaines qui laissaient couler des jets d’eau. Deux hommes, sans aucun doute des jardiniers, étaient occupés à entretenir la pelouse.

La voiture du Manchot s’arrêta devant l’immense maison. Déjà, un des hommes s’était approché de la portière.

– Monsieur, vous désirez ?

– Voir madame Lajeunesse.

– Je regrette, elle ne peut recevoir personne et mademoiselle est sortie. Elle ne sera de retour que tard, ce soir.

Le Manchot saisit dans sa prothèse le bras du jardinier qui réprima une grimace.

– C’est madame Lajeunesse que je désire voir et non sa fille. Je suis Robert Dumont, détective privé. Si madame Lajeunesse refuse de me recevoir, je téléphone au détective Guimond de Laval et il lèvera immédiatement un mandat d’arrestation contre votre maîtresse.

Le jardinier protesta :

– Madame est malade et...

– Très bien, je n’insiste pas.

Dumont se dirigea vers sa voiture, mais l’homme aussitôt le rejoignit :

– Écoutez, je vais voir madame. Peut-être consentira-t-elle à vous recevoir. Mais je vous préviens, elle n’est pas en état de...

– Je jugerai moi-même. Je ne veux que rendre service à votre maîtresse.

L'homme entra dans la maison. Le Manchot patiemment, attendit près de sa voiture. Cinq minutes s'écoulèrent. Fatigué d'attendre, il ouvrit la portière et s'installa au volant. Il allait démarrer lorsque l'homme apparut dans la porte. Il fit signe au Manchot.

– Madame va vous recevoir. Mais je vais rester près d'elle. C'est plus prudent.

– Je n'ai pas besoin d'aide. Je veux m'entretenir seul à seul avec votre maîtresse.

– Bon, comme vous voudrez, mais je vous aurai prévenu. Suivez-moi.

En entrant, le Manchot eut la nette impression de se trouver dans un musée. Les murs étaient ornés de peintures de grands maîtres. Les meubles de style avaient dû coûter une fortune. Le tapis du salon était tellement épais que le pied enfonçait comme dans des sables mouvants. Assise dans un fauteuil à très haut dossier, madame Lajeunesse, qui pouvait avoir dans la cinquantaine, se tenait droite comme un piquet. C'était une femme grande, au visage excessivement dur et au regard perçant. À sa droite se tenait un berger allemand à l'air féroce. L'animal grondait en regardant le Manchot.

– Du calme, Ricky, fit la femme en caressant son chien. Qu'est-ce que vous me voulez ? Au téléphone, je vous ai dit que j'avais été questionnée par la police et que je ne voulais pas avoir affaire à vous. Il me semble que c'était clair.

– Oui, madame. Mais il y a certaines questions que les policiers ne vous ont pas posées. Qu'êtes-vous allée faire chez madame Trottier dimanche soir ?

– Quoi ? Moi, je suis allée chez cette fille de rien, dimanche soir ? Vous ne savez pas ce que vous dites, Je vous prierais de sortir immédiatement.

Elle avait élevé la voix et, aussitôt, le chien gronda plus fort, montrant une rangée de crocs menaçants. Pour prévenir toute

surprise, lentement, évitant d'attirer l'attention, Dumont glissa sa main droite sous son veston, là où se trouvait son pistolet.

– Une seconde, madame Lajeunesse. Pouvez-vous me dire comment il se fait que vous sachiez que Trottier a laissé ses empreintes dans la maison ?

– Tous les journaux en parlent.

– Non, madame. Les journaux n'ont aucunement parlé des empreintes digitales. J'en ai eu la confirmation par les policiers. Seuls, les enquêteurs et l'assassin sont au courant.

Elle se leva lentement, puis sa voix devint perçante. Elle criait, ses mains tremblaient. Cette femme était sûrement malade, se disait Dumont.

– Quoi ? Vous osez me traiter d'assassin ? Moi, Irène Lajeunesse ? Je ne le permettrai pas, vous entendez ? Vous êtes fou à lier. Sortez d'ici.

Brusquement, sur un signe de sa maîtresse, le chien bondit. Dumont sortit son arme, mais il n'eut pas le temps de tirer. Déjà, le chien l'avait saisi à l'avant-bras. Ses crocs s'enfoncèrent légèrement dans la chair, heureusement protégée par le veston. Mais le détective laissa échapper son pistolet.

Madame Lajeunesse riait comme une déchaînée.

Le Manchot réussit, avec difficulté, à repousser la bête ; mais l'énorme chien bondit à nouveau, cherchant cette fois, à le saisir à la gorge. Sous le choc, le détective perdit l'équilibre et tomba sur le tapis. Pour la troisième fois, la bête sauta sur sa victime. Le Manchot eut tout juste le temps de placer son bras droit devant sa figure. Cette fois, les crocs s'enfoncèrent plus profondément et le détective sentit une vive douleur. La bête s'acharnait sur le bras droit de Dumont.

Le détective comprit que, s'il n'agissait pas immédiatement, cette bête, aussi folle que sa maîtresse, pouvait le tuer. Aussitôt, il lança son bras gauche en avant et sa prothèse se resserra sur la gorge de l'animal. Cette main développait une force peu commune et pouvait

serrer cinq fois plus fort qu'une main d'homme. Le chien lâcha prise et se mit à se débattre, cherchant à griffer l'homme qui l'étouffait.

Madame Lajeunesse se mit à crier.

– Au secours, venez à mon aide !

Le chien était maintenant couché sur le dos. Le Manchot s'était mis à genoux, près de l'animal, et il continuait à serrer. Bientôt, la bête qui râlait commença à perdre ses forces. Une écume blanche lui coulait le long de la mâchoire. Quelques secondes plus tard, l'animal cessa de bouger. Le Manchot desserra sa main et la bête tomba sur le côté. Ricky était mort.

Madame Lajeunesse continuait à hurler. En vitesse, le détective ramassa son arme. Il avait peine à remuer sa main droite. Il sentait le sang couler sur son bras. Il se dirigea vers la sortie. Un homme parut dans la porte. De la main gauche, le Manchot l'écarta de son chemin.

– Occupez-vous de cette folle, dit-il en s'éloignant. Si vous pouvez...

VIII

Les invités du mercredi soir

C'est avec beaucoup de difficulté que le Manchot put s'éloigner du domaine des Lajeunesse, au volant de sa voiture. Son bras droit le faisait grimacer de douleur et, évidemment, il ne pouvait se servir de sa main gauche pour tenir le volant.

Les spécialistes de l'Institut de réhabilitation lui avaient bien fait comprendre que cette prothèse ne pouvait remplacer complètement une main naturelle. « Vous pouvez avancer l'avant-bras et fermer les doigts. Plus tard, peut-être pourra-t-on en venir à commander chaque doigt distinctement. Remarquez que nous pourrions le faire, mais il faut trouver le moyen de pouvoir coordonner tous ces mouvements. »

Le Manchot pouvait s'aider de sa main gauche, mais conduire une voiture en pleine circulation lui devenait difficile. Une fois éloigné du domaine, il décida d'arrêter son automobile. Décrochant le téléphone, il se mit en communication avec le sergent-détective Guimond. Heureusement, ce dernier était au poste central de la police de Laval.

– J'ai du nouveau, dit-il. Je viens d'être attaqué par un chien. Il aurait pu me tuer. Je veux que vous fassiez arrêter madame Lajeunesse. Je suis prêt à déposer une plainte contre elle.

– Où cela s'est-il passé ?

– Chez madame Lajeunesse.

– Je regrette, Dumont, mais il faudra vous adresser à la police de la Communauté Urbaine. Moi, je n'ai aucun pouvoir dans la métropole.

– Écoutez, je n'ai pas le temps de discuter. Vous vous occupez toujours de l'affaire Trottier ?

– Évidemment.

– Eh bien, faites arrêter madame Lajesnesse.

– Sous quel chef d'accusation ? Meurtre ?

Dumont réfléchit rapidement.

– Non, ce serait ridicule. Cherchez à la questionner, je suis certain qu'elle refusera de répondre à vos questions. Parlez-lui de moi. C'est facile de faire lever un mandat contre un suspect récalcitrant. Pour vous, c'est un témoin important. Vous pouvez la garder en cellule, durant quelques heures.

Mais Guimond hésitait, il craignait de se mettre les pieds dans les plats, d'essuyer des blâmes de la part de ses supérieurs.

– D'ici ce soir, j'entrerai en communication avec vous. Vous pourrez alors classer l'affaire Trottier... Du moins, je l'espère.

– Mais, je...

– Guimond, je n'ai pas le temps de discuter. Faites-moi confiance, je vous en prie. Je ne me sens pas très bien, j'ai été attaqué par un chien, je perds du sang. Alors, s'il vous plaît, ne perdons pas de précieuses minutes. Je me fie à vous.

Le Manchot raccrocha sans même attendre la réponse du sergent-détective. Immédiatement, il reprit le récepteur pour téléphoner au bureau.

– Michel est là ? demanda-t-il à Rita.

– Oui.

– Vite, passez-le-moi.

Quelques secondes plus tard, il avait son collaborateur au bout du fil.

– Michel, Candy est au bureau ?

– Oui.

– Ne pose pas de questions. Je suis blessé, je ne peux pas conduire ma voiture. Viens me rejoindre avec Candy. Elle s'occupera de mon auto.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Je t’expliquerai plus tard.

Et rapidement, il donna des indications au grand Beaulac afin que ce dernier puisse retrouver l’endroit où était stationnée la voiture du Manchot.

Michel et Candy durent sûrement enfreindre les règlements de la circulation car ils mirent à peine dix minutes pour arriver à l’endroit où se trouvait le Manchot. En apercevant la veston déchiré qui commençait à s’imbiber de sang, Candy s’écria :

– Robert, qu’est-ce qui vous est arrivé ?

– C’est pas grave. Le chien de cette folle m’a attaqué, mais il ne mordra plus personne, je l’ai étranglé avec ma main.

Et il montrait sa prothèse.

– Mais il faut vous faire soigner au plus tôt, s’empressa d’ajouter la femme-détective.

– Il y a des choses plus urgentes. Puisque je vous dis que ce n’est rien. Je vais me faire panser et tout sera dit. Tu vas prendre ma voiture, Candy, et retourner au bureau. Je monte avec toi, Michel.

– Voulez-vous que je vous reconduise à l’urgence d’un hôpital ?

– Pour que j’y passe l’après-midi avant qu’on m’examine ? Non. J’ai un bon pharmacien, c’est un ami. Il va me désinfecter ça, me faire un pansement et tout sera dit.

Mais lorsque le pharmacien, put examiner la blessure, il murmura :

– Je n’aime pas bien ça, Robert, c’est loin d’être beau. Es-tu bien certain que ce chien ne souffrait pas de rage ?

– Aucune importance, il ne fera plus de mal à personne.

– Il ne s’agit pas du chien mais de toi.

Le pharmacien désinfecta la plaie. Il lui fit un pansement et lui remit des comprimés contre la douleur.

– À ta place, je passerais chez un médecin. Vaut mieux que tu prennes des précautions. Il pourrait te donner un vaccin contre la rage.

– Je n’ai pas besoin de ça. Ce soir, il y a une petite réception amicale dans les bureaux de mon agence et je dois dresser la liste des invités avec mes collaborateurs. Combien te dois-je ?

Le pharmacien se mit à rire.

– Absolument rien, si jamais j’empoisonne quelqu’un avec mes pilules, je te demanderai de t’occuper de mon cas.

Lorsque la voiture de Michel s’arrêta devant les bureaux de l’agence, Candy était là, attendant à l’extérieur. Elle se précipita.

– Alors, ça va, cette main ?

– Mais oui. Ce n’est pas parce qu’un chien m’a mordu que nous allons en faire un drame. Entrons, j’en ai long à vous conter.

Tous les trois s’installèrent dans le bureau du Manchot.

– La dernière manche va se jouer ce soir. Si Guimond a suivi mes directives, nous n’aurons pas à nous occuper de madame Lajeunesse, c’est lui qui la conduira ici. Maintenant, les autres invités.

Il demanda à Michel.

– Tu dois savoir où rejoindre Raymond Voisard ?

– Il est peut-être à son bureau.

– Eh bien, dis-lui d’être ici à huit heures. Sa présence est essentielle.

Le jeune détective hésitait.

– Je le connais, il refusera. Ou, s’il vient, il sera avec ses hommes de main et ça peut nous attirer des ennuis.

– Je veux le voir ici, seul. Cesse donc de discuter.

Le Manchot semblait de fort mauvaise humeur. De temps à autre, il sortait un mouchoir de sa poche et épongeait son front en sueur.

– Explique à Voisard que nous avons besoin de lui. Il se tiendra à la porte et interviendra au moment voulu.

– Vous voulez dire que ce sera lui qui...

– Oui, qu’il soit ici à huit heures, je convoquerai les autres pour huit heures trente. On lui expliquera son rôle.

Michel alla appeler dans le bureau de Rita, pendant que Candy et le Manchot continuaient de dresser leur liste.

– Il y a Jacques Boivin. Ce type a eu un curieux de comportement, dit Candy. Mariette Trottier l'a fait chanter et au lieu de la laisser tomber, non seulement il continue de sortir avec elle, mais il était prêt à divorcer pour vivre avec cette aventurière.

Le Manchot murmura :

– C'est également lui qui a passé la fin de semaine en compagnie de Mariette Trottier. Dimanche soir, il est allé la reconduire chez elle. Mais à quelle heure ? Ça, nous l'ignorons. Nous savons à quelle heure il est rentré chez lui. Sa femme l'attendait...

Le détective s'arrêta de parler. Candy leva les yeux et vit son patron esquisser une sorte de grimace.

– Ça vous fait souffrir, n'est-ce pas ?

– Évidemment. Mais j'ai avalé deux comprimés. La douleur va aller en s'atténuant. Prends des notes pour moi. Je suis incapable d'écrire.

Michel revint dans le bureau. Il avait pu parler avec Voisard.

– Au début, il ne voulait rien entendre, mais quand je lui ai expliqué, sans donner tous les détails, que nous avions besoin de ses services, il a accepté. Mais je suis certain qu'il a peur.

Candy demanda :

– Peur de quoi ?

– Peur de nous. Peur qu'on cherche à se venger. Heureusement que vous serez là, monsieur Dumont. C'est d'ailleurs ce qui l'a décidé.

Candy révisa sa liste.

– Puisque vous semblez vouloir questionner madame Boivin, j'ai mis son nom sur la liste. Y en a-t-il d'autres ?

Le Manchot ne répondit pas. Il avait les yeux à demi fermés. Candy jeta un coup d'œil inquiet en direction de Michel.

– Boss, vous ne devriez pas rester ici.

– Je t’en prie, laisse-moi tranquille. Ce sont ces maudites pilules qui me portent à dormir. Révisons la liste.

Dumont fit ajouter le nom de Croteau, l’homme de soixante-deux ans.

– Maintenant, je compte sur vous deux. Rejoignez tout le monde, convoquez-les pour huit heures trente. Michel, tu prépareras le plan en compagnie de Trottier. Il faut que tout ça tombe pile. Moi, j’ai besoin de me reposer.

Le Manchot se leva, fit le tour de son bureau et alla s’installer dans un large fauteuil inclinable qui formait presque un divan.

– Si je peux me reposer une heure ou deux, je serai en pleine forme. Allez, grouillez-vous. Il faut terminer cette affaire au plus tôt. C’est moi qui me suis fait mordre et c’est vous qui semblez être à demi conscients.

Candy et Michel sortirent du bureau, refermant la porte derrière eux.

– Moi, à ta place, Michel, j’appellerais une clinique d’urgence. On envoie des médecins à domicile.

– Oui, mais quand on verra la blessure du patron, ces médecins-là ne voudront rien faire. Le médecin appellera une ambulance et on le conduira à l’hôpital. Ça, il ne nous le pardonnera jamais.

Et pour rassurer Candy, il ajouta :

– J’ai vu la blessure, moi. Le chien l’a mordu assez profondément, mais ça guérira. Il faut rien exagérer. Il a pas eu l’avant-bras tout déchiré.

– Je l’espère. Je vais tenir compagnie à monsieur Trottier et bien lui expliquer le rôle qu’il aura à jouer ce soir. Toi, convoque les autres.

Michel téléphona tout d’abord à Reine Boivin.

– Monsieur Dumont aurait quelques questions à vous poser. Il vous demande si vous pourriez venir à son bureau, ce soir ?

– Pourquoi, moi ? Je ne veux plus entendre parler de Mariette. J’ai déjà trop eu à souffrir...

– Vous m’avez dit que vous aimiez toujours votre mari. Qui vous dit que ce n’est pas là une chance unique de vous réconcilier avec lui ?

Elle demanda, surprise :

– Jacques a accepté de se rendre à vos bureaux ?

– Pas encore, je ne l’ai pas rejoint, mais il acceptera. Il ne peut faire autrement. S’il refuse, les policiers iront le chercher.

Reine Boivin promit enfin d’être au bureau du Manchot à huit heures trente.

Michel appela ensuite à la compagnie où travaillait Jacques Boivin. Ce dernier était absent, mais on attendait de ses nouvelles avant la fin de la journée.

– Mademoiselle, dites-lui que c’est très urgent, très important. Je suis Michel Beaulac de l’agence de détectives privés, le Manchot. Il doit me rappeler et le plus tôt possible. Dites-lui que c’est en rapport avec la mort de madame Trottier. Ça devrait lui rappeler quelque chose.

Quant à André Croteau, il promit d’assister à la réunion, mais il ne voyait pas du tout ce qu’il irait y faire.

– Vous avez été victime de chantage, n’est-ce pas ? Alors, il faut bien établir les faits. En tout cas, moi, je suis les ordres de monsieur Dumont.

Michel se leva. Il avait terminé ses appels. Il ne lui restait plus qu’à attendre des nouvelles du sergent-détective Guimond et de Jacques Boivin.

– Je vais dans le gymnase, retrouver Candy et Trottier. Surtout, Rita, laissez le patron se reposer. Si quelqu’un lui téléphone, c’est moi qui prendrai l’appel.

Dans le gymnase, Candy était en pleine répétition. Trottier avoua :

– Quand j’étais jeune, j’ai fait un peu de théâtre ; mais je ne croyais jamais qu’un jour, je serais obligé de jouer la comédie pour me sauver la vie.

– Eh bien, ce soir, c'est le premier rôle que vous aurez à jouer, fit Candy. Et mettez-vous bien une chose dans la tête, monsieur Trottier, jouer le rôle d'un amnésique, d'un type qui semble perdu, pas tout à lui, c'est loin d'être facile.

Mais, jetant un coup d'œil à Michel, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

– À moins, évidemment, que vous ne soyez pas déjà tout à vous. Michel, par exemple, jouerait bien ce rôle.

– Les niaiseries, ça va faire, répliqua sèchement Beaulac.

– Oh, attention, faut pas marcher sur les orteils de monsieur !

– Candy, il y a un temps pour la plaisanterie et un temps pour être sérieux. Moi, je faisais pleine confiance au patron. C'est lui qui devait diriger toute sa soirée. Déjà, il semble avoir une idée du coupable. Mais tu le connais, il veut rien dire et, chose certaine, il doit pas posséder de preuves, d'où cette petite comédie.

– Où veux-tu en venir ?

– Supposons que le boss s'éveille et qu'il soit pas en pleine forme ? Supposons qu'il soit plus malade qu'il le dit ? Alors, ma belle, il va nous falloir improviser. Et quand on improvise avec un assassin dans la place, on court des maudits risques !

Rita ouvrit la porte du gymnase.

– Michel, le sergent-détective Guimond veut parler au patron...

– Pas question, je vais prendre l'appel.

Michel apprit à Guimond que le Manchot se reposait, qu'il en avait besoin à la suite de sa blessure.

– Et vous, vous vous êtes occupé de madame Lajeunesse ?

– Oui, je n'ai pas eu besoin de l'arrêter.

– Comment ça ?

– Elle était en véritable crise d'hystérie, une folle, pas autre chose. Elle ne voulait pas quitter son chien. Elle voudrait qu'on accuse le Manchot de meurtre. J'ai dû la faire transporter à l'hôpital. Elle ne sortira pas de sitôt.

Michel bondit :

– Qu’est-ce que vous dites ? Mais vous êtes ridicule.

– Dites donc, Beaulac...

– Il faut que vous soyez ici, vous, vos hommes et madame Lajeunesse, à huit heures trente exactement. Appelez l’hôpital, qu’on donne pas de calmants à cette folle. Autrement, jamais elle pourra vous accompagner.

Mais Guimond se sentait plus sûr de lui devant Michel que devant le Manchot.

– Je n’ai d’ordres à recevoir de personne et surtout pas d’un type qui a été renvoyé de la police, Beaulac.

– Dites-moi pas que votre poste vous a enflé la tête ? Mais torrieu, vous voulez rencontrer Trottier, oui ou non ?

Guimond s’écria :

– Vous savez où il est, vous cachez un assassin...

– Calmez-vous. Trottier sera ici, ce soir, à huit heures trente, comme tout le monde. Quand monsieur Dumont aura terminé sa petite démonstration, eh bien, vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

– En tout cas, une chose est certaine, je vais faire surveiller votre agence.

– Ce serait pas nouveau, c’est ce que vous faites depuis le matin. Il y a au moins six hommes en faction près d’ici. Pourtant, le patron leur a filé entre les doigts. Ils vous l’ont dit ?

Guimond ne répondit pas.

– Alors, je compte sur vous et surtout sur la présence de madame Lajeunesse. Débrouillez-vous pour qu’elle vous accompagne et, surtout, qu’elle soit un peu plus calme.

– Je me demande pour quelles raisons Dumont ne veut pas que je l’accuse formellement du meurtre de madame Trottier. J’ai su ce qu’elle a dit au sujet des empreintes. C’est vrai que les journaux n’en ont pas parlé et, pourtant, madame Lajeunesse savait tout. C’est pas une preuve, ça ?

Michel commençait à s'impatienter.

– Écoutez, sergent. Si le patron a jugé qu'il était inutile de la faire arrêter pour meurtre, c'est qu'il doit la croire innocente. C'est aussi simple que ça. Il me l'a pas dit et je l'ai pas questionné. Tout ce que je sais, c'est que madame Lajeunesse doit être au nombre des invités de ce soir.

Le policier soupira.

– Bon, je vais essayer d'arranger ça. J'aurais aimé causer avec Dumont...

– Il vous aurait rien dit de plus qu'à moi et, présentement, il se repose. Je souhaite rien qu'une chose : c'est qu'il soit en pleine forme pour sa soirée intime.

IX

L’amnésique se souvient

Rita voulait absolument assister à cette fameuse soirée, mais Michel avait réussi à lui faire comprendre que ce n’était pas un endroit pour une secrétaire.

– Mais monsieur Dumont voudra peut-être que je prenne des témoignages en sténo.

– Allons donc, nous avons des magnétophones, il n’a qu’à enregistrer tout ce qui va se dire. De plus, je suis bien certain que Guimond viendra accompagné de quelques hommes.

Candy compatissait avec la jolie secrétaire.

– Si j’étais à ta place, j’agirais de la même façon, fit Candy. Mais, vois-tu, nous serons déjà trop nombreux dans ce bureau.

– En tout cas, si monsieur Dumont était éveillé, il me garderait peut-être.

– Pour le moment, il dort, répliqua sèchement Michel et je t’ordonne immédiatement de partir. C’est moi qui dirige pendant l’absence du patron.

Candy lui fit un signe de la main.

– Oh ! Oh ! Calme tes p’tits nerfs ! C’est pas ta Yamata, c’est notre secrétaire. T’es pas au Japon, ici, pour te croire un empereur.

Rita avait pris son sac à main.

– Tu as bien raison, Candy, quand tu dis qu’il est impossible de raisonner une personne qui n’a pas de tête.

Et elle sortit en faisant claquer la porte.

– Sept heures, murmura Michel et le patron qui dort toujours. Je vais aller le réveiller. Il voudra peut-être refaire son pansement...

Candy se plaça entre Michel et la porte du bureau du Manchot.

– Non, tu entreras pas. À sept heures et demie, s'il dort toujours, on le réveillera. En attendant, fais chauffer du café. Au moins, tu seras utile à quelque chose.

– Il va nous en vouloir. Tu le vois, toi, devant ses invités avec un veston déchiré.

– J'y ai pensé. Ici, dans le placard, il y a un veston sport qui lui appartient. Du beige avec des pantalons bruns, ça va très bien ensemble et...

Tous les deux se regardèrent. Une sonnerie venait de se faire entendre, mais ça ne venait pas de l'appareil téléphonique. C'était le Manchot qui sonnait. Candy courut au bureau de Rita et appuya sur un bouton.

– Oui, Robert.

– Ah, c'est toi, Candy. Quelle heure est-il ? J'ai dormi...

– Sept heures dix. Comment vous sentez-vous ?

– Je ne sais pas. J'ai le bras droit ankylosé, je puis à peine le bouger, mais c'est normal.

– Michel finit de préparer du café, on vous en apporte.

Quelques secondes plus tard, Candy et son acolyte pénétraient dans le bureau de Dumont.

– Je peux allumer la lumière ? demanda Michel.

Le soir était venu et la pièce était plongée dans l'obscurité.

Lorsque la lumière éclaira la pièce, ils purent apercevoir le Manchot, toujours étendu dans son fauteuil. Il se redressa lentement. Candy l'examinait avec attention.

Robert Dumont avait le front rosé et les joues passablement rouges. « Il a de la fièvre », conclut immédiatement Candy.

Et en apportant la tasse de café au Manchot, elle se glissa derrière lui et lui appliqua la main sur le front. Elle avait raison. Il était brûlant.

– Ce n’est rien, dit le Manchot. Regarde dans ma poche de chemise, j’ai deux pilules à prendre. Je me sens beaucoup mieux qu’à la fin de l’après-midi. Mon bras n’élance plus autant. Pendant que Dumont avalait deux cafés, Michel et Candy faisaient leur rapport. Tout le monde serait présent. Trottier était au courant de ce qu’il devait faire.

– Mais quand devra-t-il agir ? Il l’ignore, ajouta Michel.

– Vous avez disposé des chaises dans la salle d’entrée ? demanda le Manchot.

– Oui, tout le monde pourra y prendre place, à moins que Guimond surgisse avec une armée d’hommes, répondit Beaulac.

– Candy.

– Oui ?

– Va chercher Claude Trottier. Il a mangé ?

– Oui, en même temps que nous. Vous, vous avez faim, Robert ?

– Non, du moins pas pour le moment. Vous me laisserez seul avec Trottier et, lorsque Voisard arrivera, vous le ferez entrer dans mon bureau.

Candy sortit pour se rendre au gymnase. Pendant ce temps, Michel proposa :

– Vous pensez pas que vous devriez me mettre au courant de toute votre idée ? Qui soupçonnez-vous ? Vous avez des preuves ?

– Michel, tu apprendras la vérité en même temps que tout le monde. Je soupçonne peut-être quelqu’un mais je forcerai l’assassin à jeter son masque.

Beaulac hésita, puis :

– Et si cette scène allait vous fatiguer, boss ? Vous êtes blessé, oubliez pas ; si vous vous sentiez incapable de tout diriger...

– Ne t’inquiète pas. Ces cafés me font un bien énorme. J’ai peut-être un peu de fièvre, mais je ne sens plus du tout mon bras.

Jamais le Manchot n’avait dit aussi vrai. Il ne pouvait même pas bouger. Son bras droit semblait avoir été changé en ciment. Mais il n’allait sûrement pas dire la vérité à ses collaborateurs.

La porte du bureau s'ouvrit et Claude Trottier parut en compagnie de Candy.

– C'est vrai, ce qu'on m'a dit, vous êtes blessé ?

– Une morsure, tout simplement. Sers-lui un café, Candy. Laissez-nous et préparez-vous à recevoir les invités.

À contrecœur, Michel et Candy durent quitter les deux hommes. Ce n'est qu'à huit heures cinq que Voisard arriva. L'homme était sur ses gardes.

– J'ai prévenu mon avocat, dit-il. Si vous tentez...

– Calmez-vous, fit Candy. Si nous avions voulu vous faire arrêter, nous aurions pu porter plainte contre vous.

– Je m'excuse, mademoiselle ; je n'aurais pas dû me laisser emporter, cet après-midi. Je tiens à vous féliciter, vous savez fort bien vous défendre.

– Laissez faire les compliments, ça prend pas. Je dois être pleine de bleus partout. Je me souviendrai longtemps de vous.

Michel coupa court à la conversation.

– Suivez-moi, monsieur Dumont veut vous voir. Vous aurez un rôle important à jouer au cours de la réunion de ce soir.

Il le fit passer dans le bureau du Manchot, s'attarda quelques instants, puis revint vers Candy.

– Ça sert à rien, dit-il. J'ai voulu rester, le patron me l'a interdit. Et puis, il est aussi rouge qu'à son réveil. Si cette soirée peut finir, il va se faire soigner.

– Veut, veut pas, je le mène tout droit à l'hôpital, fit Candy, même si je dois prendre les grands moyens.

À huit heures vingt, ce fut au tour de Reine Boivin d'arriver, bientôt suivie d'André Croteau et, enfin, Jacques Boivin parut. En voyant sa femme, il s'écria :

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

– Jacques, je t'en prie, ce n'est pas le temps de discuter.

Boivin grogna quelque chose que personne ne comprit et s'assit dans un coin, très loin de sa femme.

– Si ça vous fait rien, dit Candy, c'est ma chaise.

Et Michel d'ajouter :

– La suivante, c'est la mienne et les policiers seront près de nous. Faites un effort, Boivin et allez donc prendre place près de votre femme.

Jacques Boivin hésita. Il regarda sa femme et, timidement, cette dernière esquissa un sourire.

– Allons, viens.

Il s'assit à côté d'elle et ils restèrent un long moment sans parler.

– Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ? demanda enfin la jeune femme.

– Tu as dit que tu ne voulais plus me voir, que tu ne voulais plus entendre parler de moi.

Michel et Candy se regardèrent. Ils étaient persuadés que ce couple finirait par se réconcilier. Il y eut du bruit dans l'entrée. Plusieurs personnes arrivaient, on entendait des voix.

– C'est sûrement le sergent-détective Guimond.

C'était bien lui, mais il était loin d'être seul. Deux détectives l'accompagnaient. Madame Lajeunesse parut, soutenue par une autre femme, beaucoup plus jeune qu'elle.

– Mademoiselle Lajeunesse a tenu à accompagner sa mère.

– Vous avez bien fait de l'amener, fit Candy.

Elle fit placer les policiers, debout, dans le fond du bureau. Madame Lajeunesse prit place près de sa fille et Guimond s'installa à côté de la femme qu'il considérait presque comme sa prisonnière.

Michel alla dans le bureau du Manchot pour le prévenir que tous ses invités étaient arrivés. Dumont entra le premier dans la grande salle d'attente. Le sergent-détective de Laval s'approcha immédiatement de lui.

– Eh ! dites donc, ça n'a pas l'air d'aller.

– Mais oui, mais oui, répondit le Manchot en clignant des yeux.

On aurait dit que le détective privé avait de la difficulté à garder les yeux ouverts. Ses joues, son front étaient encore plus rouges qu'au début de la soirée. Il présenta rapidement Voisard. Guimond lui offrit son siège.

– Pas nécessaire, répondit rudement l'homme d'affaires. Ça fait plus d'une demi-heure que je suis assis dans l'autre bureau. Je préfère rester debout.

Il alla s'appuyer contre le mur, tout près de la porte d'entrée. Nerveusement, il s'alluma une cigarette. Quant au Manchot, il était allé s'asseoir au bureau de Rita. Michel l'aida à soulever son bras droit qu'il appuya sur la grande table de travail de la secrétaire. Personne n'osait rompre le silence, qui commençait à devenir gênant.

– Si je vous ai tous réunis ici, commença le Manchot, c'est pour tenter d'éclaircir le mystère qui entoure la mort de madame Trottier.

– Quel mystère ? C'est son mari qui l'a tuée. Tout le monde le sait.

Chantal Lajeunesse fit taire sa mère, qui était sûrement la plus nerveuse du groupe.

– J'aurais voulu tenter de vous expliquer moi-même tout ce qui s'est passé. Mais, pour le moment, je vais laisser la parole à mon adjoint, Michel Beaulac. Je me sens fatigué, j'ai été blessé...

Il lança un regard perçant à madame Lajeunesse, puis continua :

– J'interviendrai lorsque le moment sera venu.

Michel bomba le torse, lança à Candy un coup d'œil triomphant, toussa pour s'éclaircir la voix et commença :

– Un homme traqué, un innocent que tout le monde accuse, a demandé l'aide du plus grand détective privé que nous connaissions, Robert Dumont, « le Manchot ».

– Je t'en prie, Michel, laisse faire les discours et, surtout, n'exagère pas, lui glissa Dumont à voix basse.

– Les membres de l’agence ont aidé leur patron à mener l’enquête. Claude Trottier était en communication avec nous, mais nous ignorions où il se cachait.

Le sergent-détective Guimond eut un petit mouvement d’impatience. Il était visiblement loin de croire les dernières paroles de Michel.

– Ce mystère aurait été éclairci facilement si monsieur Trottier avait pu recouvrer la mémoire. Quelqu’un l’a frappé à la tête et il a tout oublié. Un homme ne peut se cacher indéfiniment. Nous lui avons fait comprendre qu’il valait mieux faire confiance à la Justice et, à la demande du Manchot, il a décidé de se livrer.

Beaulac alla ouvrir la porte du bureau du Manchot et Trottier fit son entrée. Guimond voulut se diriger vers lui, mais Candy s’était levée.

– Laissez, sergent, il va prendre mon fauteuil. Ne craignez rien, il ne cherchera pas à s’échapper.

Michel résuma ensuite le drame qui s’était déroulé, donnant la version de Trottier. Il parla de la lettre qu’il avait reçue, de sa colère, de son départ de la Baie James, de sa beuverie à Montréal et de tout ce dont il se souvenait – soit jusqu’à son arrivée à sa propre maison.

– Maintenant, nous savons que deux autres personnes se sont rendues chez les Trottier, ce soir-là.

– Pardon, Michel, au moins trois, corrigea le Manchot. Tout d’abord, Trottier ; deuxièmement, monsieur Jacques Boivin. Il était sorti avec madame Trottier cette fin de semaine-là.

Boivin protesta aussitôt :

– Je vous fais remarquer que je ne suis pas entré dans la maison. J’ai laissé Mariette devant la porte.

– Quelle heure était-il ? demanda le Manchot.

– Peut-être passé minuit, mais pas beaucoup plus.

– Pourtant, vous n’êtes rentré chez vous qu’à deux heures trente, selon le témoignage de votre épouse. Alors, qu’avez-vous fait durant ces deux heures ?

– J'ai rencontré un camarade, celui qui devait me servir d'alibi pour la fin de semaine. Je voulais apprendre si ma femme avait cherché à savoir où j'étais. Nous avons bu un verre ensemble.

– Pour le moment, fit Dumont, disons que j'accepte votre témoignage. Maintenant, parlons du meurtre. Il y a eu bataille dans l'appartement des Trottier, plusieurs choses ont été renversées, brisées, dont un cendrier de verre. C'est probablement avec ce dernier qu'on a donné de nombreux coups à Mariette Trottier.

Le regard du Manchot se promena sur les hommes qui se trouvaient dans la pièce.

– Sincèrement, croyez-vous qu'une femme, délicate comme Mariette Trottier, aurait pu se défendre si rigoureusement contre un homme ? Non, je ne crois pas ; un solide coup de poing, et il l'aurait envoyée au pays des rêves.

– Alors, s'écria Guimond, si je suis bien votre raisonnement, c'est une femme qui se serait battue avec Mariette Trottier. Plus que ça, sa mort serait un accident ?

Madame Lajeunesse bondit de son siège. Sa fille voulait la retenir, mais la femme se mit à crier :

– Ce n'est pas moi, vous entendez, ce n'est pas moi. Oui, je suis allée à la maison des Trottier après le départ de ma fille. Je voulais la tuer. C'est elle qui était responsable de la mort de mon mari. Il n'était pas minuit, il passait une heure du matin et dans la fenêtre, j'ai vu cet homme...

Elle montra Trottier du doigt.

– Je l'ai vu, il était ivre, il cherchait à prendre sa femme dans ses bras. C'est lui, l'assassin, c'est lui.

Et la grosse femme criait comme une enragée. Candy, rapidement, fonça vers elle.

– Ta gueule, la vieille !

– Soyez plus polie avec ma mère !

Candy brusquement poussa la jeune fille qui faillit tomber sur le dos.

– Vous, madame, vous êtes une criminelle. Votre chien a failli tuer Robert. Vous croyez vous en tirer comme ça ?

Michel, Guimond et les policiers s'étaient approchés des deux femmes.

– Candy, je t'en supplie, fit Michel, sois calme.

– Fous-moi la paix, cette femme mérite une bonne correction et je vais la lui donner.

Elle voulut frapper madame Lajeunesse, mais Guimond et ses hommes retinrent la statuesque blonde. Tout le monde s'était levé. Trottier comprit que c'était sa chance. Personne ne le surveillait et il fonça vers la porte près de laquelle Voisard, l'air complètement indifférent, était demeuré debout.

– Oh non, toi, tu ne te sauveras pas comme ça !

Il avait sorti son revolver et il en frappa Trottier à la tête. Ce dernier tomba sur le sol. Cette courte altercation mit fin à la querelle entre les deux femmes. Tout le monde se précipita vers Trottier. Guimond avait sorti ses menottes et se préparait à les lui passer.

– Mais non, fit le Manchot d'une voix forte, vous voyez bien qu'il ne peut plus prendre la fuite.

Trottier se frottait énergiquement le cuir chevelu.

– Ma tête... j'ai mal à la tête... Ça me fait mal.

– C'est la seconde fois, fit Michel, qu'on le frappe à cet endroit. Vous auriez pu le tuer, Voisard.

Trottier se releva, regardant fixement devant lui. Il murmura :

– Ce n'est pas possible... oh non, ça ne se peut pas... ma mémoire... je me souviens.

Tout le monde parlait en même temps. Guimond, surpris, tentait d'expliquer :

– Ça arrive parfois qu'un coup, frappé au même endroit, fasse recouvrer la mémoire à un amnésique.

– Taisez-vous donc, sergent, murmura Candy, laissez-le parler.

Trottier parlait d'une voix lente, comme un homme qui est à peine éveillé.

– Je suis entré chez moi. Je savais que ma femme était revenue. J'avais vu de la lumière dans la chambre. Je me suis avancé... le coup à la tête... je suis tombé... mais je n'ai pas perdu connaissance tout de suite... j'ai tout vu, tout.

Tout le monde se retourna lorsque Reine Boivin poussa un cri :

– Je n'ai pas voulu la tuer. Je savais que mon mari était avec elle, qu'il reviendrait au cours de la soirée, je suis allée les attendre. Mariette est descendue, je suis demeurée cachée, puis je suis entrée...

Elle éclata en sanglots, ne pouvant plus parler. Ce fut le Manchot qui reprit la parole.

– Je n'avais aucune preuve, dit-il. Je soupçonnais madame Boivin. J'étais persuadé que le meurtre avait été commis par une femme. Elle s'est querellée avec Mariette Trottier. Les deux en sont venues aux coups. Elle a frappé, frappé, jusqu'à ce que Mariette tombe.

– Je ne voulais pas la tuer, fit Reine entre deux sanglots.

– Peut-être pas, mais quand vous l'avez vue morte, pour faire croire à un attentat sexuel, vous avez étendu le cadavre sur le lit ; puis vous l'avez dévêtue, lançant ses vêtements un peu partout. Vous alliez partir lorsque Claude Trottier est arrivé. Alors, vous l'avez assommé et vous êtes rentrée chez vous. Lorsque votre mari est arrivé à deux heures trente, il y a eu une violente querelle. Vous étiez excessivement nerveuse : vous veniez de commettre un meurtre.

– Mais la lettre anonyme que j'ai reçue ? demanda Trottier.

Dumont se tourna du côté de Reine Boivin.

– C'est vous qui l'avez écrite, n'est-ce pas ?

Elle fit un signe d'assentiment.

– Elle voulait vous prévenir. Elle voulait surtout se venger de Mariette. Elle l'a fait sitôt qu'elle s'est rendu compte que son mari la trompait avec votre épouse. Elle ignorait la réaction que vous auriez.

Vous avez perdu la tête, Trottier. Vous aviez bu, beaucoup trop bu. Si vous aviez eu une bonne explication avec votre femme...

– De toute façon, j’aurais été incapable de reprendre la vie à ses côtés.

– C’est ce que désirait Reine. Mais ne vous voyant pas arriver, elle a décidé de passer à l’action. Et c’est le hasard, simplement, qui a voulu que vous arriviez quelques instants seulement après que madame Boivin eut tué votre épouse.

Michel donna une tape amicale sur l’épaule de Trottier.

– Félicitations, vous avez bien joué votre rôle. Vous pourriez devenir un excellent comédien, tout comme Candy et monsieur Voisard.

Ce dernier demanda à Trottier :

– Je ne vous ai pas frappé trop fort, toujours ? J’ai pris bien garde à ce que la crosse de mon revolver ne vous touche pas le cuir chevelu.

– Vous m’avez à peine frôlé !

Boivin s’était levé et il avait pris sa femme dans ses bras.

– Pourquoi as-tu fait ça ?

– Je t’aime Jacques... je ne voulais pas te perdre.

Guimond et ses hommes s’étaient approchés du couple. Michel Beaulac s’adressa au mari.

– Avec un bon avocat, elle pourra s’en tirer avec une accusation d’homicide involontaire.

Les policiers se préparaient à partir. Guimond félicita le Manchot. Ce dernier ne parlait plus. Il semblait excessivement fatigué. Trottier s’avança vers lui :

– Je ne sais comment vous remercier. Nous réglerons ça plus tard. Tout ce que je veux, c’est d’aller chez ma belle-mère, je veux voir mon fils, je veux voir mon petit Marco !

– Michel va vous conduire, murmura le Manchot.

– Avec plaisir, fit Michel.

Quelques minutes plus tard, il ne restait plus, dans le bureau, que Candy et son patron.

– Allons, debout, Robert. Que vous le vouliez ou non, c'est l'hôpital. Même si je dois employer la force, je vais vous y conduire. Vous avez déjà trop tardé. Rappelez-vous votre premier accident.

Le Manchot se rappelait trop bien. Ce qu'il avait considéré comme une simple coupure s'était envenimé et quelques jours plus tard, on devait lui amputer le bras, sous le coude.

Il tenait à peine debout.

*

– Je n'aime pas du tout cette blessure, dit le médecin. Il a le bras très enflé, plein d'infection. Nous allons lui donner des antibiotiques, pour le moment. Et il conseilla à Candy :

– Ça ne vous donne rien de rester ici. Il va sûrement dormir. Rentrez chez vous et, s'il y a du nouveau, nous vous téléphonerons. Laissez votre numéro à l'infirmière.

Candy réfléchit. Elle préférait retourner au bureau. Elle tenterait de rejoindre Michel et tous les deux pourraient passer la nuit là, à attendre des nouvelles.

Inquiète, elle quitta l'hôpital. Mais, une fois au bureau, elle songea à Michel. Pourquoi le déranger ? Le jeune détective devait être épuisé et il avait sûrement hâte de retrouver sa chère Japonaise.

La jolie employée de l'agence alla s'étendre de son mieux dans le fauteuil du Manchot. Mais elle mit beaucoup de temps avant de pouvoir s'endormir. Ce fut la sonnerie du téléphone qui la fit sursauter. Elle courut au bureau de Rita.

Comme elle décrochait le récepteur, la porte du bureau s'ouvrit. Michel Beaulac entra.

– Tu es déjà là, Candy ? Moi, je pouvais plus dormir, j'avais hâte d'avoir...

Mais Candy lui faisait signe de se taire. C'était une employée de l'hôpital qui téléphonait.

Et Michel Beaulac vit la jolie blonde pâlir, se retenir au bureau. Il crut même, l'espace d'une seconde, qu'elle allait perdre connaissance et il se précipita vers elle. ,

Il entendit Candy murmurer :

– Non... non, ça se peut pas... c'est pas possible !

Que se passe-t-il donc ? Le Manchot serait-il plus mal ? Réussira-t-on à sauver son bras droit ?

Vous aurez réponse à ces questions en suivant Le Manchot dans sa prochaine aventure, qui aura pour titre : *Œil pour œil.*

Cet ouvrage est le 408e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.